



DIFFÉRENCES IDENTIQUES

Un essai sur la traduction

Driton Kajtazi

ISEAL

Driton Kajtazi

DIFFÉRENCES IDENTIQUES

Essai sur la traduction

ISEAL

2016

ISEAL

Institut Suisse d'Études albanaises
Istituto Svizzero per gli Studi albanesi
Instituti Zviceran i studimeve shqiptare
Schweizerisches Institut für albanische Studien

Secteur des publications **ISEAL**

Mise en page : Labinot Hasani

Corrections : Martine Jaquier

Photo de la couverture : © **BETOGJENI**

AVEC LE SOUTIEN DE :



DIFFÉRENCES IDENTIQUES

REMERCIEMENTS

Prof. Dr Edo Poglia (Université de Lugano), directeur du travail de mémoire auprès du MIC (Master of Advanced Studies in Intercultural Communication) qui donna lieu à ce livre, pour ses conseils, son suivi et ses suggestions;

Prof. Dr Doris Jakubec (Université de Lausanne) pour son soutien inestimable, non seulement pour ce livre mais aussi pour l'anthologie de la littérature de la Suisse romande HËNORE E ZVICRËS et d'autres travaux d'écriture;

Prof. Dr Basil Schader (HEP Zurich), pour son soutien et son regard critique, si précieux pour une meilleure vision;

Toutes les personnes qui, avec passion et motivation, ont accepté de contribuer à la recherche qualitative menée à Prishtina.

LA TRADUCTION EST CULTURE	9
CHAPITRE 1	
<i>Traduction : tentative de définition</i>	15
1.1 Le mot «traduction»	17
1.2 La nature de la «traduction»	19
1.3 Divers «types» de traduction (écrit et oral)	22
1.3.1 La traduction du «théâtre»	23
1.3.2 La traduction des «essais»	24
1.3.3 La traduction et la «poésie».....	24
1.3.4 La traduction et la «prose».....	25
1.3.5 La traduction des «jeux de mots».....	26
1.3.6 La traduction des «livres scientifiques».....	27
1.3.7 La traduction des livres «religieux».....	27
1.3.8 La traduction des «brochures touristiques».....	28
1.3.9 La traduction orale et l'interprétation	29
1.3.10 La traduction des films	30
1.3.11 La traduction des textes officiels de l'état	31
1.3.12 La traduction des notices d'emballage.....	31
1.3.13 La traduction et les documents officiels, la publicité, l'Internet.....	32
1.3.14 La traduction «automatique».....	32
CHAPITRE 2	
<i>Au choc culturel, le choc cultivé</i>	35
CHAPITRE 3	
<i>Aspects sociaux, matériels et institutionnels de la traduction</i>	39
3.1 Le statut des traducteurs	41
3.2 Les associations des traductrices et des traducteurs	42
3.3 La/les formations des traductrices et des traducteurs.....	44
3.4 Le rôle de la traduction dans la communication à l'échelle internationale....	46
3.5 Le rôle de la traduction dans la communication en Europe	48
3.6 Le rôle de la traduction dans la communication en Suisse.....	50
CHAPITRE 4	
<i>La traduction dans la construction du «nouveau» Kosovo/a</i>	53
4.1 Quelques rappels concernant la langue albanaise	55
4.2 La communication au Kosovo/a et les traductions	58
4.3 La traduction, un défi pour la nouvelle administration	59
4.4 La communication dans des conditions «d'isolement».....	60
4.5 Les nouveaux défis de la traduction au Kosovo	63

CHAPITRE 5

Conclusion : Prologue en guise d'épilogue67

Annexe: Recherche au Kosovo/a sur le thème de la «traduction et la communication»73

Questionnements et hypothèses.....75

Méthodologie.....78

Résultat des interviews.....82

Conclusions.....91

Bibliographie.....93

LA TRADUCTION EST CULTURE

*«Les traducteurs vivent de la différence des langues,
mais travaillent à la réduire.»
Edmond Cary*

La traduction est un des piliers centraux de la communication, de la construction, de la compréhension et de la cohésion de l'Europe, mais aussi entre toutes les sociétés et les individus. La langue des êtres humains, en dehors de leur première langue apprise, serait la traduction. «La langue des européens est la traduction» aime dire Umberto Eco.

L'Europe ne se réduit pas aux échanges commerciaux et politiques ; elle vise aussi une dimension humaine et culturelle qui lui donne une âme, afin de la faire vivre dans toutes ses dimensions, y compris les échanges commerciaux et politiques.

A l'heure où l'Europe s'élargit avec de nouveaux membres et plusieurs langues, de nouveaux pays et de nouvelles langues viennent s'inscrire dans sa mosaïque linguistique. D'autres nations et langues dont l'albanais, le bosniaque, le croate, le monténégrin, le macédonien, le serbe ou encore le turc et/ou le kurde sonnent et attendent aux portes de l'Europe. En attendant, un pays quitte l'Europe...

«Traduire répond à un besoin profondément humain : communiquer avec ses semblables en toutes circonstances, par delà les obstacles que représentent les langues. En dépit des approximations, échecs et risques de trahison que l'on impute si aisément au traducteur», affirme Jean-Claude Gémard.⁽¹⁾

Sans tout remettre en cause, mais en se posant des questions, en parlant, en réfléchissant et en écrivant sur la traduction, nous ne pouvons pas ne pas nous poser maintes questions, telles que :

- Que seraient la diplomatie mondiale et les organismes internationaux et nationaux sans la traduction ? Que seraient les recherches scientifiques et surtout l'accès aux découvertes sans la traduction ? Que serait le destin de la Bible, du Coran, de la Torah ou encore de Harry Potter ou de Tarzan, sans la traduction ?
- Que serait l'aviation civile ou militaire, sans la traduction ?
- Que seraient les marchés et la distribution des produits des grandes et petites entreprises multinationales, ou nationales dans les pays multilingues, tels que la Suisse ou la Belgique, sans la traduction ?
- Quel serait le destin des Jeux Olympiques, du Mondial de football ou d'autres événements sportifs sans la traduction ?

1. Jean-Claude Gémard, Traduire, ou l'art d'interpréter, Québec, Presse Universitaire de Québec, 1995, en couverture

- Que serait l'amour pour les langues et surtout l'amour tout court entre deux êtres qui s'aiment et ne parlent pas la même langue, sans la traduction ?

La liste est certes longue et ce livre dit, ou redit, le rôle central que la traduction joue dans toute communication interculturelle, aussi bien entre des locutrices et des locuteurs de langues et cultures différentes qu'à l'intérieur de la même langue.

Mais le but de ce texte est aussi de rappeler que la traduction, ou l'utilisation de la traduction, peut jouer un rôle négatif dans la communication entre les individus, les groupes et les sociétés ne s'exprimant ni de la même manière ni dans la même langue.

L'expression «village planétaire» («global village»), utilisée pour la première fois par Marshall McLuhan en 1964 dans *Pour comprendre les médias* ⁽¹⁾, peut désormais vivre grâce aux traductions. Oui, les traductions sont comme les fenêtres de ce «village planétaire», et c'est grâce à elles que ces maisons communiquent avec le monde. Même si ces fenêtres sont une sorte de barrière, la lumière parvient à éclairer les maisons, à leur procurer la clarté nécessaire, la vue indispensable.

«Une étude de Gisèle Sapiro, consacrée au marché de la traduction à l'heure de la mondialisation, révélait que le nombre de traductions dans le monde avait augmenté de 50% entre 1980 et 2000, et que, dans l'intervalle, la France était devenue le premier pays traducteur, avec 13% de traductions réalisées dans le monde en 2004.» ⁽²⁾. Or, les inégalités quant aux possibilités et aux moyens socio-économiques, mais aussi à l'accès aux traductions sont loin de s'atténuer. «Le discours passionné de l'ancien président libanais Camille Chamoun, devant l'Assemblée générale des Nations Unies en 1964, en faveur de la traduction des grandes œuvres de la culture universelle dans les langues des peuples moins favorisés, annonçait l'un des vastes problèmes culturels de notre temps et traçait un chemin nouveau» ⁽³⁾. Ce discours rappelle un passé récent qui a certes déjà fait beaucoup de chemin, mais auquel il reste encore toute une route à faire.

N'oublions pas que «toute traduction est engagée dans l'affrontement des langues. Il n'y aura donc pas de théorie générale de la traduction qui doit tenir compte de toutes les langues et ne s'écrire dans aucune particulière» ⁽⁴⁾ et, dans le même registre, «une conviction s'impose alors: parce qu'elle opère déjà au sein de nos propres langues, et pas seulement à leurs frontières, la traduction – cette hospitalité langagière – est notre seule alternative à la barbarie» ⁽⁵⁾.

1. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF - *Que sais-je?*, 2003, p. 110

2. François Ost, *Traduire, Défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009, en postface

3. Emile Delavenay, *La Machine à traduire*, Paris, PUF, *Que sais-je*, 1972, p.9

4. Philippe Forget, *Il faut bien traduire*, Paris, Masson, 1994, dans avant-propos

5. François Ost, *Traduire, Défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009, en couverture

Dans le cadre de la communication interculturelle, rappelons que «la traduction donne accès, sur le plan éthique, au «soi-même comme un autre», plutôt qu'à l'autre comme alter ego. Ainsi elle se préserve de ses dérivées assimilatrices et hégémonistes» ⁽¹⁾.

Or, ce «soi-même comme un autre» révèle que, à part la «beauté et la sagesse» qui habitent les êtres de partout, «les défauts» aussi en font partie. Car, comme dit le proverbe albanais: «Il n'y a pas d'êtres sans défauts et si vous ne me croyez pas, regardez vous vous-même».

Il n'y a ni traduction ni communication idéale mais idéalement «la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style» ⁽²⁾.

A la question de savoir si la traduction est possible ou non pour la communication, la réponse serait plutôt que la traduction est indispensable à la communication.

La traduction est aux textes ce que les paroles sont à la mélodie. Si la mélodie de l'expression corporelle parle au même rythme, le message est transmis, hors de toute frontière, en procurant aux échanges et aux communications un aspect polyphonique, le contraire de la monotonie propre aux paroles monocordes.

Il convient ici de reprendre une expression chère aux communicateurs: «on ne peut pas ne pas traduire» ⁽³⁾.

D'ailleurs, à l'ère de la communication, des échanges, des mouvements, déplacements, voyages et rencontres accélérées, nous nous étonnons que la traduction trouve encore des adversaires qui lui refusent le rôle qu'elle trouvait jadis puisque «la première fonction de la traduction est d'ordre pratique : sans elle la communication est compromise ou impossible. Les interprètes avaient le rang de prince en Egypte, en raison de l'importance primordiale qu'ils pouvaient revêtir en matière de diplomatie» ⁽⁴⁾.

Les chapitres qui suivent présentent:

o Une tentative de définition du mot «traduction».

o Un «état des lieux» des traductions où nous verrons, dans leurs grandes lignes, les divers «types» de la traduction, les aspects socio-matériels et institutionnels de la traduction, les aspects organisationnels de la traduction (droits d'auteur, tarifs, organisations associatives), ainsi que les aspects concernant la formation des traductrices et des traducteurs.

1. *Ibid.*, p.12

2. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, en préface

3. Mathieu Guidère, *La Communication multilingue*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p.5

4. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003, p.10

- o Les traductions au niveau international, européen et suisse.
- o La traduction dans la construction du «nouveau» Kosovo/a.
- o Une recherche qualitative sur «la communication et la traduction» au Kosovo et une synthèse qui l'accompagne.
- o Une conclusion ou «un prologue en guise d'épilogue», avec quelques suggestions, afin de poser une pierre dans l'édifice de la communication interculturelle avec les traductions comme seuils de ses portes.

Ce travail, traitant un sujet aussi vaste que la traduction et la communication, se contentera d'esquisser différentes approches de la traduction telles que :

- l'approche descriptive - «comment traduit-on?»
- l'approche prescriptive - «comment faut-il traduire?»
- l'approche théorique - «qu'est-ce que traduire?»

Et pour terminer ce prologue, une présentation de la situation de la Suisse avec ses quatre régions linguistiques, ainsi que celle du Kosovo, également plurilingue, qui sont des exemples où la communication interculturelle repose largement sur la traduction.

L'axe de ma recherche se situe au Kosovo, parce que les Albanais forment la deuxième communauté étrangère en Suisse, après les Italiens, et qu'environ 10% de la population du Kosovo vit et travaille en Suisse. Une traduction est une réflexion avant tout et la communication interculturelle, reposant sur des réflexions et non sur des réflexes, en sortira plus qu'enrichie.

La Suisse est présente au Kosovo avec divers organismes, dont je ne citerai que la Direction de la Coopération et du Développement (DDC), Terre des Hommes, la Swisscoy, OSEO et la Croix-Rouge.

La Suisse a fêté en 1991 le 700ème anniversaire de sa création alors que le Kosovo a proclamé son indépendance en 2008. Un tel contraste, comparable du point de vue du vécu, méritait d'être pris en considération et d'être approfondi dans les analyses communicationnelles.

Chapitre 1

TRADUCTION: TENTATIVE DE DÉFINITION

1.1 Le mot «traduction»

*«Être traduit, c'est donc découvrir de l'inconnu en soi-même.»
Cécile Cloutier*

Et si on traduisait le mot traduire?

De nombreuses définitions cherchent à cristalliser, expliquer, présenter ou encore rendre accessible ces deux verbes: traduire et communiquer.

«Faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence de sens et de valeur des deux énoncés», pouvons-nous lire dans Le Robert Méthodique.

Le mot «communiquer», selon le même dictionnaire, est à la fois «faire connaître qqch. (à qqn)», «faire partager» ou encore «rendre commun à ; transmettre (qqch.)».

L'étymologie de traduire serait conduire «ducere», «conduire de l'autre côté», «trans»⁽¹⁾, mais aussi du latin «trader»: laisser en héritage, transmettre par la tradition⁽²⁾.

En albanais, le mot traduction se dit Përkthim. Et traduire le mot përkthim en français, littéralement, donne Për - Pour pour et kthim - retour. Pour un retour, vers soi, vers l'autre...

Les définitions du mot traduire sont aussi variées que les auteurs qui les ont formulées, mais un point commun se projette dans la plupart de ces définitions: la communication. A ce propos, entre la définition de Mathieu Guidère pour qui «désormais, traduire, c'est en quelque sorte communiquer en plusieurs langues et être traducteur, c'est un peu faire office de communicateur multilingue»⁽³⁾, et celle de Hatim et Mason dans *The Translator as Communicator*, pour qui «la traduction est envisagée comme un acte de communication qui tente de relayer un autre acte de communication par-delà les barrières linguistiques et culturelles»⁽⁴⁾, nous sommes d'accord d'affirmer que «dire que la traduction opère sur des messages, c'est en effet proclamer qu'elle est un acte de communication (ou d'échange linguistique) avant d'être un acte de comparaison inter-linguale»⁽⁵⁾.

La traduction, rappelons-le, est aussi l'interprétation des codons de l'ARNm en acides aminés (le code génétique). Le vrai «héritage» de la traduction serait donc la communication.

Le mot traduire est utilisé également dans l'expression «traduire quelqu'un en justice».

1. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003, p.50

2. Jean-Luis Cordonnier, *Traduction et culture*, Namour, Hatier&Didier, 1995, p.20

3. Mathieu Guidère, *La Communication multilingue*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p.2

4. *Ibid.*, p.12

5. Maurice Pergnier, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Lille, Uni Lille, 1978, p.36

Le but de ce livre n'est nullement de polémiquer sur la traduction qui est, rappelons-le, le pilier central de la communication entre les personnes, les sociétés, les nations et les pays (provenant des langues et moyens d'expression divers). Mais le traducteur et/ou la traduction a été, et continue d'être, sur la sellette.

Il y a quelques années (5 février 2010), la conseillère fédérale Doris Leuthard a fait face à un problème de traduction et «a insisté pour clarifier la situation après les déclarations de sa collègue Micheline Calmy-Rey. Selon l'Argovienne, il n'y a pas de division au sein du Conseil fédéral et il n'y a pas eu de rupture de la collégialité. Et de se déclarer surprise des interprétations faites dans les médias. Doris Leuthard a en outre évoqué une mauvaise traduction en allemand des propos tenus en français par Micheline Calmy-Rey» (www.tsr.ch).

Quelques mois plus tard (RTK, 19h30, 9 juin 2010), un des deux vice-premiers ministres du Kosovo, publiquement et devant toutes les caméras, a demandé au traducteur de re-traduire ses propos, car il n'avait apparemment pas été compris par son interlocuteur. Comme toujours, la faute à la traduction...

Megan B., étudiante de Colette Laplace, dit un jour: «Faites-moi comprendre ce que vous pensez et je saurai l'expliquer» ⁽¹⁾. Car depuis toujours, on entend dire et affirmer que «pour traduire il faut comprendre». Même si l'on répète à satiété cette phrase, il n'en reste pas moins qu'il s'agit peut-être d'un axiome. Bien sûr, l'inverse est facile à prouver. En effet, ne rien comprendre ne permet pas grand chose !

S'il fallait choisir un seul mot pour résumer «traduction» et «communication», ce serait le mot «compréhension».

Certes, «on a érigé des monuments à quelques traducteurs, dont Saint Jérôme (Washington), Mesrop Machtots (Erevan), Judah Ibn Tibon (Grenade), William Tyndale (Londres), Joost van den Vondel (Amsterdam), Jacques Amyot (Melun), Antoine Galland (Rollot) et Josef Jungmann (Prague)» ⁽²⁾ mais aujourd'hui, même si le grand Etienne Dolet ne serait plus exécuté sur une place publique, le traducteur et la traduction restent des objets de méfiance, à juste titre parfois, mais injustement en tant que profession et démarche de communication. Le traducteur, ce bouc émissaire, pourtant si indispensable à la communication.

1. Colette Laplace, *Théorie du langage et théorie de la traduction*, Paris, Didier Erudition, 1994, p. 10
2. Delisle, *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Editions Unesco, 1995, p.15

1.2 La nature de la «traduction»

Bien qu'on ait constaté une amélioration dans les études de traduction, nous n'avons cependant pas fait de progrès majeurs depuis des siècles. Curieusement, même si depuis des décennies la traduction occupe une place pondératrice dans la communication, les études sur elle n'ont guère suivi.

Toutefois, «il serait faux de penser qu'avant le milieu du 20^{ème} siècle aucune observation utile n'a jamais été faite en ce qui concerne la théorie de la traduction. Preuve en sont les réflexions de Luther et celles de Dolet, au 16^{ème} siècle, qui sont parmi les plus avancées de l'époque moderne» ⁽¹⁾. Etienne Dolet (1509-1546), dont on a pu dire qu'il «est notre plus grand théoricien de la traduction», a établi les cinq principes fondamentaux dans son fameux traité: La manière de bien traduire d'une langue en aultre, ouvrage qui reste d'actualité et même une référence.

La traductologie ou la science de la traduction n'est pas juste un champ d'action réservé à une seule discipline, ni à une seule branche thématique. La traduction travaille des textes et des paroles qui touchent l'être de partout avec toute la complexité que cela implique. A ce propos, Jean Peeters écrit: «[...] on observe également que la traductologie est un champ ouvert à d'autres approches émanant d'autres champs d'investigation (sémiotique, linguistique cognitive, linguistique textuelle, statistique, herméneutique, psychologie, sociologie, monde d'édition, etc.), tout simplement parce que l'on s'est rendu compte que le phénomène que l'on appelle «traduction» est bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue [...]» ⁽²⁾

De nombreux auteurs s'accordent à dire et écrire que la traduction n'a pas encore le statut mérité dans les rayons des bibliothèques scientifiques, différents constats le montrent comme «le bilan est singulièrement décevant en ce qui concerne la théorie de la traduction, on a l'impression de tourner en rond sans trouver les réponses satisfaisantes à la plupart des questions abordées ou plutôt effleurées» ⁽³⁾, ou «si l'on commence en France à prendre plus largement conscience du rôle constitutif de la traduction pour nos cultures, l'insuffisance des études consacrées à ce phénomène est criante» ⁽⁴⁾ ; ou encore: «la traduction est sans doute l'un des plus vieux métiers du monde. Mais si ancienne que soit sa pratique, elle n'a guère été analysée en profondeur [...]» ⁽⁵⁾,

1. Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990, p. 15

2. Jean Peeters, *La Traduction, de la théorie à la pratique et retour*, Rennes, PUR, 2005, introduction

3. Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990, p. 23

4. Jean-Louis Cordonnier, *Traduction et culture*, Namour, Hatier&Didier, 1995, p.18

5. Actes du colloque international tenu à l'E.S.I.T., *La liberté en traduction*, Paris, Didier Érudition, 1991, en préface

de nombreux auteurs s'accordent à dire et écrire que la traduction n'a pas encore le statut mérité dans les rayons des bibliothèques scientifiques. Or, ni ces auteurs, ni moi-même, nous ne nous sommes arrêtés pour nous accorder les moyens nécessaires d'aller jusqu'au bout de notre recherche, de faire au moins un état des lieux de la traduction, des traducteurs, des techniques, des contenants et des contenus, faute de moyens aussi bien temporels que financiers et institutionnels.

Il est clair que nous pouvons cautionner les pensées et les courants qui affirment que «[...] nous qui faisons profession de transmettre la pensée d'autrui avons souvent de la difficulté à nous expliquer aux autres, faute d'avoir étayé notre sensibilité par une pensée. Peut-être nous sentons-nous plus libres ainsi, sans théorisation consciente» ⁽¹⁾, mais se sentir libre, sans théorisation serait possible après avoir acquis un solide bagage théorique et une culture large et profonde. Sinon, ne devient pas traducteur qui veut, quand il veut, comme il veut, pour faire ce qu'il veut.

La traduction est plus complexe qu'elle ne paraît à première vue. Elle est difficile à cerner dans une seule théorie car, par définition, elle est en évolution puisqu'elle aspire à l'ouverture et au progrès. Elle avance avec les pas qui lui sont propres, chargés d'histoire et d'héritage car c'est bien de cela qu'il s'agit : histoire et héritage de l'humanité à transmettre à l'humanité à venir.

Entre les théories qui tentent de définir la traduction comme Ljudsknov dans Traduction humaine et traduction mécanique qui fait de la science de la traduction une «branche de la sémiotique» ou celle qui précise que «l'étude de la traduction ressortit traditionnellement à celle de la linguistique, éventuellement à celle de la littérature comparée.»

«Les anthropologues, les sociologues ou les psychologues sociaux ne paraissent pas s'intéresser à cette dimension de la rencontre avec l'autre. Sans doute s'agit-il là d'un exemple typique où une question est abordée uniquement à l'intérieur d'une discipline, alors que les éléments de réponse, sinon les solutions, ne peuvent s'envisager qu'en franchissant des frontières (disciplinaires) trop hermétiquement closes» ⁽²⁾. Ceci nous conduit une fois de plus vers une situation où, poussés par le désir de «cerner» et «définir» une branche, nous oublions que ce dont la traduction a le plus besoin, par définition et pour jouer son rôle, pourrait se résumer en un seul mot : l'ouverture à l'autre.

1. Jean-Claude Gémard, *Traduire ou l'art d'interpréter*, Québec, Presse Universitaire de Québec, 1995, p.5
2. Guy Jucquois, *Pour une typologie de la traductibilité*, Lausanne, CTL, 1991, p.4

La traduction propose une ouverture qui contraste en même temps avec son rôle, celui de fixer une œuvre tout en lui procurant un mouvement vers l'autre, ou vers sa propre histoire, comme une image réfléchie. «Le travail du traducteur pose aussi le souhait de parvenir à une stabilisation de l'œuvre. Voilà ce qui justement ne fait pas partie du destin de l'œuvre ! Car ni l'histoire de sa création, ni l'histoire de sa survie ne destine une oeuvre à la stabilité» affirme Paul de Man ⁽³⁾. Je comprends aisément ces réflexions tout en ajoutant que, même si une oeuvre n'était pas destinée à une stabilisation, une traduction élargit, même universalise, la représentation du monde. A l'image de l'expression qui dit que «plus la rivière est profonde, plus elle est calme», la traduction sert de pont entre les rivières, pour atteindre en profondeur les esprits, faire communiquer les gens et «stabiliser et approfondir» la compréhension.

Car au-delà d'une cristallisation des théories de la traduction, il serait opportun de rappeler qu'une théorisation a pour seul but d'être au service d'une vraie pratique de la traduction, puisque tout cloisonnement va à l'encontre de la définition même de la traduction : l'ouverture. Oui, «la conscience de la «loi de traduction» a toujours existé, depuis au moins Saint Jérôme, même si cette «loi» a fréquemment été violée. Perot d'Ablancourt, le promoteur des «Belles Infidèles», c'est-à-dire des traductions littéraires ethnocentriques et adaptatrices, reconnaissait lui aussi l'existence de cette «loi» dont se déduisent non des règles, mais bien un système de « principes régulateurs», pour employer le langage de Kant» ⁽¹⁾. Ces principes régulateurs sont à la fois une assurance pour l'avenir de la traduction, une ouverture vers l'avant, avec le passé comme garant.

Pour clore ce passage, «l'étude du passé de notre profession concourra à légitimer la traduction en tant que discipline autonome, capable de se définir elle-même, de tenir un discours sui generis. On lui a déjà donné un nom: «traductologie» (en anglais, «translation studies»). Cette jeune discipline ne saurait prétendre avoir un avenir si elle ne peut pas se nourrir des acquis du passé, se ressourcer à des modèles anciens» ⁽²⁾.

1. *La Traduction littéraire, scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.14
2. *Delisle, Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Editions Unesco, 1995, pp.14-15

1.3 Divers «types» de traduction (écrit et oral)

Si la traduction spécialisée se doit d'être fiable, la traduction littéraire se doit d'être fidèle à son original, ce qui signifie nécessairement : à la lettre, à la texture de celui-ci. La fidélité à la lettre ou à la texture n'implique aucun littéralisme primaire, et admet plutôt mille formes subtiles de transformation. Elle ne relève par conséquent d'aucune méthodologie.»⁽¹⁾

Entre traduction orale et écrite, traduction littéraire et technique ou traduction et interprétation, nous avons plusieurs couples, «mais le couple vedette est assurément celui de la traduction littéraire et technique». Anoine Berma (Directeur du Centre Amyot) a fort bien souligné que «cette dernière, qu'il préfère appeler «spécialisée», se distingue de la traduction littéraire car elle est avant tout un outil de communication, alors que sa rivale est médium, c'est-à-dire outil de communication et littéraire.»⁽²⁾ Cette catégorisation, nous allons le voir plus loin, n'est pas si évidente, aussi bien dans les façons de traduire, dans la rémunération, dans l'utilisation ou encore dans la formation. Un chevauchement entre les similitudes, mais aussi des particularités émergent autour des traductions, ou en émanent, et les limites ne sont pas clairement définies, pour la simple raison que, toute traduction qu'elle soit littéraire ou technique, scientifique ou spécialisée, comporte en soi une démarche commune à tous: traduire. Il existe des particularités entre chaque traduction, un peu à l'image des nuances d'une même couleur d'un tableau qui veut représenter la réalité la plus proche possible.

Mais c'est avant tout le peintre et la manière dont il tient le pinceau, manie les couleurs et choisit les nuances qui réalise le tableau.

«Dire qu'on ne traduit pas Shakespeare comme un rapport de l'ONU ou d'autres textes «non littéraires» est une évidence, mais qui ne devrait cependant pas masquer la vue d'ensemble: ce sont les mêmes opérations qui entrent en jeu. Seule la fonction diffère: dans tel cas, ce sera la visée informative la dominante, dans tel autre, la visée esthétique, de telles fonctions se combinent différemment selon la nature du texte à traduire.»⁽³⁾ En dehors des catégorisations de traductions mentionnées ci-dessus, nous en avons

1. *La Traduction littéraire, scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.14

2. *Ibid.*, p.4

3. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003 p. 67

aussi d'autres dont celle de Roman Jakobson qui en «distingue trois sortes: la traduction intralinguale ou reformulation (en anglais rewording), la traduction interlinguale, de langue à langue, ou la traduction proprement dite, la traduction intersémiotique, qui «consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques». ⁽¹⁾

Le but dans les lignes qui suivront, est de dresser une liste en mettant en avant quelques particularités de diverses sortes de traduction. En dressant une telle liste, nous nous rendons compte de l'utilité, voire de la nécessité de passer par la traduction.

De nombreux auteurs ont tenté de saisir les différences entre les genres de traduction et c'est apparemment Friedrich Schleiermacher, dans un texte de 1813, *Des différentes méthodes pour traduire* qui posa les bases d'une étude méthodologique de la traduction, comme le rappelle M. Berman. ⁽²⁾

1.3.1 La traduction du «théâtre»

Traduire un texte théâtral est apparemment encore plus difficile que la traduction de la poésie. Ces difficultés proviennent du fait que le théâtre est à la fois chargé de symboles et d'un réalisme minutieux puisque «une tempête de neige en Sibérie n'est pas la même chose qu'une tempête de neige dans les Alpes» ⁽³⁾ ; comme la pluie, souvent tant attendue dans la région de mes grands-parents, n'a pas la même signification que la pluie de la course d'école, la même pluie qui rendait si heureux mes grands-parents, rend si tristes mes camarades. Entrent en jeu les interprétations, les significations, le non-verbal ou langage du corps, la mise en scène, le triangle auteur-metteur en scène-acteur, le public, c'est-à-dire tout un immense contexte.

Dans cette situation complexe «le traducteur de théâtre est donc situé entre l'auteur et le metteur en scène, «il traduit pour un interlocuteur souvent impitoyable» et s'expose à «une remise en question perpétuelle». ⁽⁴⁾

La relation auteur – réalisateur – acteur – traducteur – public peut certes donner des interférences, des malentendus ou des critiques, mais le théâtre est surtout chargé d'émotions. Tchekhov «ne croyait pas que les spectateurs non russes puissent comprendre la signification complète de *La Cerisaie* [...], à tel point qu'il regrettait de ne pas pouvoir empêcher sa traduction et

1. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003 p. 67

2. *La traduction littéraire, scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.14

3. *Traduire le théâtre II, Séminaires du CTL*, Lausanne, Edité par Brigitte Burger-CTL, 1995, p.10

4. *Traduire le théâtre II, Séminaires du CTL*, Lausanne, Edité par Brigitte Burger-CTL, 1995, p.8

sa production à l'étranger». ⁽¹⁾

Heureusement que le traducteur, ce «re-écrivain», a eu le courage de nous procurer souvent le quatrième temps de l'écriture: le temps de lecture, après les temps de l'écrit, du récit et de l'histoire.

1.3.2 La traduction des «essais»

Les essais, tout comme les discours politiques, comportent une difficulté majeure lors de la traduction: ils véhiculent des opinions, des réflexions et des propos qui souvent comportent des références à l'actualité immédiate, des non-dits, voire un langage de bois. Ces essais ne sont pas confrontés à leur propre message, ils sont reliés à un contexte bien précis. La durabilité des essais est prouvée par les traductions, car «si les traductions changent, c'est une question historique. L'œuvre existe en soi, mais chaque époque porte un regard différent sur une œuvre. Ce regard, c'est la traduction» ⁽²⁾. Mais, «il y a des essais comme ceux de Camus par exemple qui ne sont en rien comparables aux discours politiques qui portent sur l'actualité immédiate et sans réflexions sur les conséquences.» souligne Doris Jakubec.

1.3.3 La traduction et la «poésie»

Souvent, soit pour justifier les réticences envers la traduction, soit par souci d'une meilleure transmission du message ou soit par crainte de toucher l'original, la traduction de la poésie est prise comme exemple de l'impossibilité de la traduction de rendre un texte original. Monique Laederach, en parlant de l'intraduisibilité de la poésie et de l'idée répandue qui l'accompagne, écrit que «c'est aussi la clé du découragement où glisse un traducteur, aussi expérimenté soit-il, lorsqu'il tente d'en traduire une. Tout, à vrai dire, ou presque, lui a résisté : la finesse du sens, aussi bien que la musique, la convergence des symbolismes, aussi bien que l'évidence des rimes. Il semble qu'il y ait, entre l'original et le poème traduit, des espaces interstellaires, et que rien ne pourra les combler» ⁽³⁾. Oui, traduire la poésie, sa rime, son message profond, sa texture chargée et pétrie, sa polyphonie, son rythme ou ses silences semble mission impossible pour tout traducteur ou semble «seule possible la transposition créatrice» ⁽⁴⁾.

1. *Ibid.*, p.5

2. *Ibid.*, p.6

3. Monique Laederach, *Traduire la poésie*, CTL, Lausanne, 1992, p.3

4. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, PUF, *Que sais-je?*, Paris, 2003, p. 61

Tout traducteur averti doit en être conscient, avant de se lancer dans une telle aventure, celle de la traduction de la poésie, de la transmission du rythme et des sonorités, d'une langue à l'autre, d'une société à l'autre, d'un code à l'autre, d'un espace à l'autre ou encore d'un temps à l'autre. Mais la poésie, la vraie, celle qui est écrite dans une langue, mais pas uniquement pour une langue, peut être traduite car, par définition, elle a un rythme universel et s'adresse à un espace de lecture ouvert. «Comme d'habitude» en français a trouvé aussi bien des échos chez Frank Sinatra, Elvis Presley ou encore chez les Gipsy Kings, sans pour autant diminuer le charme d'écoute d'une chanson, d'une mélodie, d'un texte et d'un rythme, mais plusieurs langues et locuteurs lui procurent sa beauté poétique. Un traducteur de poésie sait bien que la tâche n'est pas facile et que «un poème, original restera toujours unique – c'est sa définition même ; il restera structurellement, unique même à l'intérieur de son contexte culturel. Et ce qu'il déclenche chez nous, lecteur ou traducteur, n'est pas statique, n'est pas mort ; c'est, comme le formule Michel de M'Uzan, l'intuition d'une «situation au monde d'un être de désir, qui, en elle-même, constitue une nouvelle réalité». Il s'agit donc d'un mouvement, d'une dynamique, et de la transmission de cette dynamique. Le poème original restera suspendu là où il est.»

Admettre que traduire une poésie relève de l'impossible, c'est aussi une manière de tracer ensuite le chemin vers le possible, vers les manières du comment le rendre possible. Si la poésie est le défi du traducteur, sa traduction est la raison d'être de tout traducteur digne de ce nom.

1.3.4 La traduction et la «prose»

Pendant des siècles, la prose fut le pilier, la raison même de l'existence d'une grande partie des traducteurs. C'est à travers la lecture que les personnes les plus aisées communiquaient. Aujourd'hui, d'autres types de traductions occupent davantage la scène que la traduction de la prose. «Du fait de cette diversification, la traduction littéraire, qui dominait auparavant la traduction écrite, n'occupe plus qu'une place très réduite dans la masse considérable de documents traduits...» ⁽¹⁾ La traduction de la prose, du fait de sa nature même, peut-être aussi parce qu'elle comporte plus de descriptions, plus de contenus objectifs ou quantitatifs, paraît plus maîtrisable que d'autres traductions, comme celle de la poésie, du théâtre, du jeu de mots, etc. L'original et la traduction ne comptent pas toujours le même nombre de

1. Amparo Hurtado Albir, La Notion de fidélité en traduction, Paris, Didier Erudition, 2003, p.10

mots, la même structure ou les mêmes paragraphes. A titre d'exemple, Michaël Oustinoff dans *La Traduction* présente un texte anglais qui, à l'original, «compte une seule phrase de 60 mots» alors que, pour le traduire en français, un «étudiant en utilise 75 (+20%)» et un «enseignant passe à 94 mots (>50%)». Pour le traduire, on dira que «le français, langue plus «analytique» que l'anglais, emploie davantage de mots» et que «de telles différences dépassent le cadre des ajustements purement linguistiques»⁽¹⁾.

La traduction de la prose, bien plus que les autres traductions, semble être moins délicate, moins critiquée et plus libre, pour ne pas dire plus libertine car la fameuse expression de «la belle infidèle» entre en jeu; on admet ainsi plus facilement l'idée que «toute traduction, qu'elle soit «allographe» ou «auctoriale», constitue donc bien une version à part entière de l'œuvre dont elle provient»⁽²⁾.

1.3.5 La traduction des «jeux de mots»

Selon Todorov, le «jeu de mots s'oppose à l'utilisation des mots telle qu'elle est pratiquée dans toutes les circonstances de la vie quotidienne»⁽³⁾.

Selon Jacqueline Henry, nous pouvons catégoriser quatre grands types de procédés de traduction des jeux de mots appelés: «traduction isomorphe», «traduction homomorphe», «traduction hétéromorphe», «traduction libre»⁽⁴⁾.

Plus que la poésie, le jeu de mots paraît intraduisible. D'autant plus quand la terminologie entourant le jeu de mots présente une panoplie de mots que même les plus avertis semblent ne pas pouvoir maîtriser. Tout traducteur, débutant du moins, doit s'accompagner d'un dictionnaire spécialisé pour dégager les définitions qui s'imposent face à une terminologie comportant des mots de métiers ou d'usages locaux, savants ou archaïques: «Acronyme, Acrostiche, Allographe, Anagramme, Antonymie, Palindrome, Plurivalence, Paronomase, Paronymie, Pastiche, ou Pataquès»⁽⁵⁾.

Sachant que «les notes de bas de la page sont la honte du traducteur» et face à un jeu de mots tel que: «Plus il fonce, plus il brille», je me retrouve personnellement complètement démuné s'il faut traduire en albanais.

Mais, la traduction transmettra au moins les écarts avant l'intransmissible.

1. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003, pp. 98-99

2. *Ibid.*, p.86

3. Jacqueline Henry, *La traduction des jeux de mots*, St-Etienne, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 7

4. *Ibid.*, p. 14

5. *Ibid.*, pp. 287-293

Le mot «intraduisible» ne devrait pas être employé uniquement à cause de certaines situations particulières, car nombreux sont ceux et celles qui, contents de trouver une exception, en font une règle au détriment de la traduction et de la communication comme acte final de celle-ci. Car, c'est justement dans ce genre de défis que le traducteur et la traduction évoluent. Et, à ce sujet, «Gödel, Escher, Bach, (...) que plusieurs éditeurs français avaient refusé d'acheter pour cause d'«intraduisibilité», ont, entre autres, été traduits d'anglais en chinois. On imagine les problèmes que peut à priori soulever la transposition d'un acrostiche ou d'un palindrome géant dans une autre langue à idéogrammes ! Ils ont pourtant été résolus.»⁽¹⁾

1.3.6 La traduction des «livres scientifiques»

Les livres et les textes scientifiques font partie des traductions qui «vont de soi» car elles sont aussi nécessaires qu'utiles. La difficulté majeure réside dans les moyens financiers et dans les ressources humaines. Sachant que le monde anglo-saxon publie une bonne partie des recherches scientifiques, nous comprenons aisément que ce sont des livres en anglais qui sont traduits dans les autres langues. De plus, souvent, les traductions s'effectuent depuis des textes déjà traduits en anglais.

En ex-Yougoslavie, quasiment toutes les traductions des textes scientifiques en albanais provenaient de la langue serbo-croate et pas de l'original, l'anglais par exemple.

Plus attentifs aux exactitudes qu'au style, les traducteurs des textes scientifiques font moins l'objet de débats passionnés, même si le contenu de leurs traductions est plus que nécessaire aux débats et aux progrès de la connaissance.

1.3.7 La traduction des livres «religieux»

La traduction des livres religieux est aujourd'hui dans une position plutôt secondaire alors que ce sont ces traductions qui ont fait évoluer les esprits, voire coûté la vie aux traducteurs.

La traduction fut à la fois le tremplin pour l'évangélisation, mais aussi pour la réforme, car ce n'est qu'à travers l'élargissement des connaissances que les réformes surviennent. C'est pourquoi nous nous rappelons «qu'Augustin

1. Jacqueline Henry, *La Traduction des jeux de mots*, Saint-Etienne, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 12

a senti d'où viendrait le vent de la Réforme et [...] on comprend aisément la méfiance de l'Eglise à l'égard de la traduction»⁽¹⁾.

Bien avant Harry Potter, référence de traduction chez de nombreux jeunes du monde entier, déjà «fin 1977, la Bible est traduite en 1631 langues au total (266 pour l'ensemble de la Bible, 420 pour le Nouveau Testament, 945 pour au moins un livre de la Bible)»⁽²⁾.

La retraduction, est scandaleuse dès le départ, car elle remet en question la parole et le texte, ce qui ne se fait pas aisément à l'époque de la puissance de l'église. Pourtant, les Evangiles en grec ancien seraient déjà de provenance araméenne et c'est avec Jérôme, d'origine illyrienne, de Stridon de Dalmatie mais avant tout cosmopolite, que «l'Occident chrétien découvre l'exégèse et surtout le scandale de la retraduction. Sa retraduction du Nouveau Testament menée à partir des textes grecs fut mal accueillie parce qu'elle rompait avec la tradition»⁽³⁾. Cet exemple illustre les difficultés de la retraduction sans oublier le «respect tacite» qui existerait entre les traducteurs afin de ne pas considérer la reprise d'une traduction comme une concurrence déloyale ou pire encore, comme la dénonciation d'un collègue.

A ce sujet, «on notera également que si c'est à partir du IIe siècle que se développe la traduction des textes sacrés dans le monde chrétien, c'est aussi à partir de cette époque que se développent des tensions doctrinales et des divergences telles que le gnosticisme et l'arianisme»⁽⁴⁾.

Il est évident que l'on est plus dans le même contexte, mais les débats autour de la traduction de textes religieux continuent à être explosifs. C'est une chose positive car cette situation contribue à améliorer aussi bien les techniques de la traduction que les réflexions autour du choix des textes. Nous évoquons ici la traduction de la Bible, mais d'autres textes sacrés devraient être soumis aux mêmes interrogations, à la remise en cause et à l'approfondissement concernant la ou les traductions.

1.3.8 La traduction des «brochures touristiques»

C'est peut-être la seule traduction que je connaisse qui ne fasse pas de vagues, car face aux images avec tant de mers et de soleil, les esprits sont plus sereins et la communication passe. Et tant pis, si dans la brochure, «Pizzas» s'écrit avec un ou deux zz, pourvu que l'adresse et le prix soient bons. Mis à part

1. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 17

2. Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990, p.14

3. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 15

4. *Ibid.*, p. 15

une touche amusante, les brochures touristiques font partie intégrante de nos salons, et en les regardant, nous avons l'impression que les habitants de Bora-Bora parlent tous l'albanais, l'italien ou le français. C'est là que nous risquons de faire plus de déplacements que des voyages.

C'est le pouvoir d'achat qui régit les tours opérateurs pour le choix des langues de traduction plutôt que n'importe quelle réflexion linguistique.

1.3.9 La traduction orale et l'interprétation

Depuis toujours, la traduction orale est peut-être la traduction de contact par excellence. Elle fut et est effectuée par madame et monsieur tout le monde. Qui n'a pas essayé, même dans un anglais approximatif, de guider le voyageur perdu ?

Même les enfants traduisent, spontanément.

D'ailleurs, jadis, ils furent même des traducteurs privilégiés comme Juste et Colombe, ces deux enfants embarqués de force par les «conquêteurs» français au Brésil en 1555 pour servir d'interprètes auprès des tribus indiennes et que Rufin décrit si bien dans son livre qui reçut le Prix Goncourt en 2001 ⁽¹⁾. Aujourd'hui encore, les enfants, surtout d'immigrants, servent souvent de traducteurs à leurs parents dans le domaine social, policier ou médical.

La traduction orale et l'interprétation qui consistent à traduire des expressions orales ou la langue des signes (d'une langue vers une autre), ne sont nullement une sous-catégorie de la traduction. Au contraire, elles sont visibles, ou audibles, et surtout dialogiques.

La traduction orale comporte de nombreuses difficultés. A ce sujet, je mentionnerai surtout le fait que c'est un processus en direct et que les traducteurs n'ont auparavant ni le texte entier ni même une partie pour se préparer.

«Le problème de l'interprétation du texte, explique une journaliste, se révèle fondamental pour la traduction, qu'elle soit littéraire ou spécialisée. L'interprétation du texte est un processus inférentiel qui consiste à construire des hypothèses à partir de certaines prémisses qui sont, d'une part, fournies par le texte et, d'autre part, extraites par le lecteur de l'ensemble de ses connaissances (croyances, opinions) générales. Comme la nature et le contenu de cet ensemble varient d'un lecteur à l'autre, le nombre et la nature des interférences construites au cours de l'interprétation peuvent, eux aussi, varier d'un lecteur à l'autre.» ⁽²⁾

1. Jean-Christophe Rufin, *Rouge Brésil*, Paris, Gallimard, 2001

2. Louvain, *L'interprétation du texte et la traduction*, édité par Sv. Vogeeler; BCILL, 1995, p.3

1.3.10 La traduction des films

La traduction des courts, moyens et longs métrages, des films d'animation et des soap-opera, ou roman-savon télévisés, est de nos jours la plus accessible pour un grand nombre de personnes.

Ayant été habitué aux traductions sous-titrées, je fus pour le moins surpris de découvrir pour la première fois un film avec John Wayne où il parle en turc. Oui, John entre dans un restaurant et demande sèchement, pour mouiller sa gorge, un Tchai, ou Thé pour les non-initiés aux salons turcs. Thé ou whisky, il demande à boire dans toutes les langues.

Le doublage des films est un exemple à la fois du progrès, mais aussi et surtout d'une envie de préserver sa langue, notamment face à un anglais tout-puissant au cinéma. Certes, la traduction de ces films comporte des libertés alimentées par des particularités, aussi bien religieuses (thé remplace whisky) que culturelles. Geneviève Comby, dans un article de presse ⁽¹⁾, évoque des situations où la traduction ne suit pas forcément le texte ou les paroles de l'original: «Rien n'est fait de façon officielle, il n'y a pas de consignes écrites, mais on vit actuellement une espèce d'angoisse générale qui mène les traducteurs eux-mêmes à s'autocensurer.»

Dans cet article, elle décortique plusieurs exemples, qui font presque rire; en voici quelques-uns:

La phrase en anglais: «Tu finiras par rôtir sur la chaise électrique.» donne en français: «Si tu vas en prison, tu l'auras bien mérité» car l'expression est trop sadique pour Les Experts Miami.

«C'est le roi des connards» de l'anglais devient «C'est un personnage odieux» en français car l'expression est trop vulgaire pour la série ReGenesis.

«La grosse Mercedes noire à vitres teintées» en anglais devient «Une berline de marque allemande» en français pour éviter l'intention publicitaire (24 heures Chrono).

En Suisse, et encore moins au Kosovo, il n'y a pas assez de budget pour la traduction ou le doublage des films. Dans les deux cas, une grande partie de ces traductions provient de la France ou de l'Albanie.

1. Geneviève Comby, «Séries télé : traduites et surtout censurées», *Le Matin*, Lausanne, 18 mars 2007, pp78-79

1.3.11 La traduction des textes officiels de l'Etat (justice, police, espionnage, etc.)

Les 23 langues officielles des 27 pays de la Communauté Européenne et les documents officiels qu'il faut traduire illustrent la masse énorme des traductions. Rien qu'en Europe en 2010, selon une étude de Commun Sense Advisory (CSA), les coûts des traductions étaient d'environ 5'306 millions de dollars soit 41% du marché mondial, avec une augmentation annuelle de 7.5%. ⁽¹⁾

Une des raisons évoquées souvent par les détracteurs des nombreux services de renseignement des Etats-Unis, après les attentats du 11 septembre 2001, fut le manque des traducteurs pouvant suivre les dialogues des kamikazes. Le Code Navajo, film avec Nicolas Cage, illustre très bien une situation où une langue est utilisée pour communiquer des renseignements durant la 2ème guerre mondiale, précisément parce que peu de gens communiquent en navajo et de ce fait les messages sont transmis sans risques. L'Interprète, est un autre exemple, parmi tant d'autres films, où le sujet de la traduction est utilisé au cinéma; Nicole Kidman une si belle interprète.

Les demandeurs d'asile en Suisse, pour ne citer que ce pays où j'ai été confronté pendant des années à des traductions, sont souvent réticents face à certains traducteurs et traductrices. A tort ou à raison.

La traduction des écoutes téléphoniques, des interrogations, des témoins, des demandes ou des plaintes restent encore la tâche principale des traducteurs initiés qui ont de beaux jours devant eux, car souvent ils sont très bien rémunérés en comparaison avec les traducteurs littéraires notamment.

1.3.12 La traduction des notices d'emballage

En général, pour ne pas dire toujours, le nom des traductrices et des traducteurs n'apparaît pas dans ces traductions. Dans des pays comme la Suisse, la problématique de la traduction des notices d'emballage pour la nourriture, les médicaments et de tout autre produit est de loin bien plus avancée que dans d'autres pays, tels que le Kosovo par exemple où, pour une grande partie de ses produits, la traduction fait largement défaut. Actuellement la situation s'améliore.

1. Source : www.thelanguagetranslation.com/services-industry.html

1.3.13 La traduction dans la publicité et l'Internet

Au sujet des traductions officielles, il faut encore mentionner des documents tels que les certificats, les attestations, les papiers de voyage, les actes civils et autres diplômes.

Les publicités ou les campagnes publicitaires d'organismes puissants qui veulent et peuvent toucher des publics supranationaux sont d'autres exemples de traductions. Il suffit d'acheter une carte de téléphone à prépaiement pour constater que le kurde et le tamoul font bel et bien partie des langues qui figurent au dos de la carte de téléphone ...

Un autre genre de traduction, de loin non négligeable, concerne les campagnes des divers organismes sportifs ou humanitaires.

L'Internet et tous les médias sont des champs tellement larges que nous ne pouvons que les mentionner ici, par souci d'une liste de toutes les traductions possibles, puisque tout un chacun est confronté à ces domaines de la connaissance. C'est justement l'Internet, l'océan des mouvements, des vagues, des courants et des brassages des langues qui sera ces prochaines décennies le terrain de prédilection de tout chercheur désireux d'approfondir le sujet des langues.

1.3.14 La traduction «automatique»

La traduction automatique fait partie des rêves que l'être humain s'est permis de s'accorder afin de faciliter la tâche de la communication, tout en faisant des économies d'apprentissage, d'argent et de temps. E. Cary disait que «le dictionnaire est l'élément premier de la mécanisation de la traduction» ⁽¹⁾. A l'ère de l'Internet, le dictionnaire n'est pourtant pas la référence de la traduction automatique.

Il est licite de faire recours à tout outil facilitant la compréhension, la communication et l'échange de messages à condition d'être conscient que cet outil est à manier avec beaucoup de précautions, car grandes sont ses limites et sa superficialité. Il m'est arrivé de constater que parmi mes élèves allophones, j'avais des élèves qui, pour faire leur rédaction en français, se sont servis des outils linguistiques de Google, pour ne citer que ce moteur de recherche. Loin de leur faire des reproches, je les ai félicités pour l'effort de communication qu'ils avaient fait tout en abordant avec eux les dangers

1. Georges Mounin, *La machine à traduire*, MOUTON-CO, The Hague, 1964, p.15

d'une telle démarche ; j'ai pu leur montrer que la structure de leurs phrases engendraient des malentendus.

La traduction automatique, utilisée souvent comme moyen de «dépannage linguistique», ne représente, heureusement d'ailleurs, qu'une partie infime de la grande masse des traductions. Selon Michaël Oustinoff, «en 1990, la traduction automatique ne représentait que 0.83% des traductions par rapport à la traduction humaine en Europe et aux Etats-Unis (au Japon : 2.33%)». Ces résultats ont été obtenus «grâce au système SYSTRAN, utilisé par la Commission de la Communauté Européenne» ⁽¹⁾.

Selon Netcraft Ltd, en 2008 il y avait 186 millions de sites Web contre 19'000 en 1995. «L'accroissement du nombre de sites dans des langues multiples rend l'utilisation de la traduction automatique indispensable. Sans les logiciels de traduction automatique, la majorité des sites ne seraient jamais traduits», selon l'auteur de l'article ⁽²⁾. Cette forme de traduction fait l'objet de nombreux doutes quant à la fiabilité de ses résultats.

1. Michaël Oustinoff, *La traduction*, Paris, PUF - *Que sais-je ?*, 2003, p.104

2. *Pourquoi la traduction automatique* : www.systran.fr/systran/entreprise/technologie/pourquoi-la-traduction-automatique).

Chapitre 2

**« AU CHOC CULTUREL LE CHOC CULTIVÉ »,
À TRAVERS LA TRADUCTION**

*La différence crée la peur, la peur engendre le rejet
et le rejet exclut l'intégration, garante de la cohésion sociale.*

La culture? Notion à la fois si lointaine et si personnelle. Pour le Robert Illustré, la culture c'est un «ensemble des formes acquises de comportement dans les sociétés humaines». La culture, ce nom féminin qui exprime le «développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés» et «l'ensemble des connaissances acquises à travers l'éducation et la formation.»

«La culture, c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale» disait un anonyme.

«La culture et l'esprit sont comme un parachute, s'ils restent fermés, le choc vers l'autre, le sol, est grand», disait un autre anonyme.

«Plus la rivière est profonde, plus elle est calme...», disait mon grand-père. Je le dis et l'écris aussi.

Plus les connaissances mutuelles s'élargissent, s'approfondissent, plus nos esprits se calment et le choc est moindre. Le choc culturel devient un choc cultivé.

Si la rivière est profonde, son lit ne déborde pas. Alors, elle nourrit la terre qui à son tour nous nourrit. Cette même rivière peut aussi déborder et détruire les cultures.

La culture est une notion tellement large que personne ne peut prétendre posséder l'ensemble des aspects intellectuels et artistiques, donc posséder entièrement une Culture. Alors qui peut être biculturel, multiculturel, interculturel, pluriculturel ou polyculturel et ainsi prétendre disposer de plusieurs cultures, de beaucoup de cultures?

Le modèle multiculturel a fait son chemin, souvent en reculant, et il est temps d'évoquer La Culture afin d'éviter la ghettoïsation et «les murs culturels et linguistiques ».

La communication n'est pas la solution de la culture, c'est la culture qui est la solution de la communication.

La culture est une notion métaphysique et universelle, les connaissances en sont sa matière.

La culture n'est pas une propriété, ni individuelle, ni collective. La culture n'est pas héritée individuellement ou collectivement, elle est une transmission individuelle et collective à la fois.

Heureusement qu'on n'hérite pas de la culture sinon l'ineptie aurait aussi revendiqué sa part d'héritage.

La culture n'est pas un état figé, génétiquement hérité, avec comme seule possibilité: la modification génétique, voire le clonage, et ainsi créer des conditions de vie «in vitro». L'organisme vit «in vivo».

«Il n'y a pas d'homme cultivé. Il n'y a que des hommes qui se cultivent», disait le maréchal Foch. Tous les jours et pas uniquement le jour de sa naissance ou de son anniversaire.

A la question «à quelle culture appartient-il?», je préfère «est-il cultivé ?» «Les interrogations sont universelles, les réponses sont culturelles», affirme l'astrophysicien Hubert Reeves ⁽¹⁾.

Il n'y a pas de science, ni de traduction, sans point de vue. Les personnes de partout apportent aussi leurs points de vue en élargissant et en enrichissant la vision de la société d'accueil qui, à son tour, leur ouvre de nouveaux horizons.

«Il n'existe pas de culture sans différences et sans points communs, c'est-à-dire sans universalité. (...) Il existe un perpétuel balancement dialectique entre l'un et l'autre, qui fonde la dynamique de l'histoire culturelle. Moi, je veux être dans cette histoire. Je ne veux pas être un regard qui observerait ces communautés humaines comme on observe des insectes» a écrit Erica Deuber Ziegler. ⁽²⁾

La culture ne se multiplie pas, mais elle se transmet, car elle est constituée de multiples éléments de connaissances : par exemple, ne dit-on pas culture culinaire, vestimentaire, religieuse, architecturale, du travail, physique, linguistique, sexuelle, artistique, d'entreprise, d'établissement, etc...

La notion multiculturelle, fait penser à un phénomène physique, comme des briques que l'on entasse les unes sur les autres pour créer des murs de séparation entre les êtres.

Avec les moyens de communication sophistiqués, les informations, le savoir faire, les acquis et les connaissances circulent vite. C'est nouveau comme phénomène de vitesse, mais ce n'est pas nouveau comme phénomène : la mondialisation, la mondialisation culturelle.

Dire qu'il fallut des mois à Marco Polo pour qu'il rentre de Chine avec des spaghettis.

La traduction, ou la transmission à travers la culture, cultive, transforme le «choc culturel en choc cultivé».

1. Hubert Reeves, astrophysicien, interview, *La Bonne Nouvelle*, 15. 11. 2006, p.3

2. Erica Deuber Ziegler, historienne: « Au quai Branly, j'ai eu honte pour Genève », *L'Hebdo*, 15. 2. 2007, p.69

Chapitre 3

**ASPECTS SOCIAUX MATÉRIELS ET
INSTITUTIONNELS DE LA TRADUCTION**

3.1 Le statut des traducteurs

*«Faire du livre traduit un instrument d’humanisme, de paix et de progrès
- telle est notre noble tâche.»*

Pierre-François Caillé (1907-1979)

*Fondateur et premier président de la Fédération internationale
des traducteurs*

«Le traducteur allemand d’Umberto Eco, s’exprimant au nom de ses collègues, le soulignait récemment : de nombreuses maisons d’édition littéraires survivent grâce aux traductions, alors que les traducteurs ne peuvent vivre de leur travail. Est-ce bien à eux de subventionner les éditeurs ?»⁽¹⁾

Lors des dernières Assises de la traduction littéraire à Arles, il a été bien précisé que les traducteurs ne reçoivent que 2% du prix du livre pour une «tâche harassante, indispensable, une rétribution lamentable»⁽²⁾. Cette phrase résume à elle seule la situation des traducteurs, qui ne semble guère satisfaisante sur le plan de la sécurité salariale et professionnelle, un peu à l’image des intermittents de l’audiovisuel.

Faute de se contenter d’une appellation chargée, riche, profonde et indispensable en signification, les traducteurs ont, dans le passé comme dans le présent, reçu plusieurs surnoms. En fait, Pouchkine déjà les appelait les «chevaux de trait de la culture» ; bien avant lui, Pierre des Maizeaux les traitait comme des «auteurs-en-second»⁽³⁾; d’autres les dénomment gentiment «un plénipotentiaire et un ambassadeur» ou «re-écrivains»; le pire étant, bien sûr : «traîtres» (traduttore-traditore) ou espions. Marion Graf cite des termes, certes durs, mais évocateurs, tels que: «singes, caniches, perroquets, papillons, contrebandiers ou funambules, traîne-misère ou poules de luxe, amoureux fervents ou lucides linguistes»⁽⁴⁾.

Le traducteur reste à la fois un anonyme et une ombre, rémunéré parfois avant de disparaître discrètement. Tout se passe comme si sa tâche faisait honte aux éditeurs. Ou ont-ils peut-être des scrupules à cacher ces «chevaux de trait de la culture» qui font marcher leurs entreprises? Oui, «sauf en France et en Angleterre, à quelques honorables exceptions près, si la couverture d’un livre traduit porte le nom de l’auteur et le nom de l’éditeur, il faut

1. Marion Graf, *L’écrivain et son traducteur, en Suisse et en Europe*, Genève-Carouge, Editions Zoé, 1998, p.3

2. *Ibid.*

3. *La traduction littéraire scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.4

4. <http://www.culturactif.ch/livredumoislivrenovembre.htm>

chercher à la page de titre intérieure, et plus encore face à cette page, tout en haut ou tout en bas, dans le plus petit caractère possible, le mieux dissimulé possible, le misérable nom du traducteur». Aujourd'hui, «dans le domaine de la traduction littéraire, cette tendance à l'effacement de l'identité (ndrl. utilisation de pseudonymes) se retrouve surtout dans la littérature pour la jeunesse»⁽¹⁾.

Mis à part l'absence du nom des traducteurs dans plusieurs textes, notamment techniques, ou parfois l'utilisation de pseudonymes, le traducteur qui est souvent le premier lecteur d'un texte dans une langue étrangère, accomplit un travail en coulisse, peu visible, mais indispensable au choix et à la vie des textes.

Le lecteur attiré d'une grande maison d'édition en France évoque le fait que «seulement 5% de ce qui passe entre ses mains est traduit, ce qui correspond aussi à la moitié des livres qu'il recommande»⁽²⁾.

Dans la conception d'une Anthologie Hënore e Zvicrës, que j'ai publiée en 2003, j'ai dû lire une centaine d'ouvrages pour finalement en sélectionner 9 à traduire. Sans parler, à titre d'exemple, de 9 citations qui accompagnent chaque texte; pour l'un d'eux, j'ai dû chercher dans les archives mêmes de l'auteur, pendant deux semaines, lisant 140 lettres de lectrices et de lecteurs pour en sélectionner 9, soit une page et demie et deux semaines de labeur. Sans parler des 84 lettres que j'ai dû écrire afin d'obtenir les 9 droits d'auteur. Et si quelqu'un veut savoir quelle est la règle en matière de droits d'auteur, je ne peux que dire que, certes des règlements existent bel et bien, mais qu'en matière de rémunération, il existe une seule règle: il n'y a pas de règle.

«En réalité, le marketing international a parfois ses raisons que la raison ne connaît pas»⁽³⁾. Dans le cadre des traductions, il paraît difficile d'établir des règles strictes, même si des tarifs par mots, lignes ou pages circulent auprès de plusieurs organismes et institutions spécialisés dans la traduction ; des tarifs prioritaires et économiques existent également⁽⁴⁾.

D'ailleurs, parlant de droits d'auteur, «bonne nouvelle, Sigmund Freud appartient désormais à tout le monde. Tombé dans le domaine public le 1er janvier 2010, il échappe ainsi à l'emprise de l'Association internationale de psychanalyse (IPA) qui, jusqu'ici, détenait le droit exclusif de choisir ses traducteurs»⁽⁵⁾. L'auteur de cet article ironise, à propos de Freud, sur le fait «que toute une armée de traducteurs se sont donné beaucoup de mal pour

1. Alena Vacek, *Approche historique de la traduction littéraire en Suisse*, Lausanne, CTL, 1995, p.9

2. Alain Beuve-Méry, «Au commencement est le lecteur», *Le Monde*, 24 juillet 2009

3. Mathieu Guidère, *La Communication multilingue*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, chap. 3, p. 57

4. <http://traductions.3wi.org/traductions/prix.php>

5. Michel Audétat, «Sigmund Freud appartient à tout le monde», *L'Hebdo*, Lausanne, 28 janvier 2010, p. 73

l'obscurcir», mais est-ce la faute des traducteurs, si une telle mainmise fut imposée ?

Dans *Approche linguistique des problèmes de traduction*, les auteurs remarquent «qu'il ne s'agit pas d'énoncer des règles de traduction, mais d'apporter des éléments permettant d'analyser les contrastes entre deux langues». Ils parlent ainsi de la «pratique intuitive de la traduction» ⁽¹⁾. Les footballeurs du monde entier pourraient mieux comprendre un traducteur qui doit s'entraîner dur pour faire face aux diverses situations linguistiques, comme eux-mêmes font face au langage du corps afin de réagir le mieux possible pour ne pas encaisser de buts. Pour le traducteur, un seul but: marquer des points face au public, ou face aux lectrices et aux lecteurs si vous préférez.

3.2 Les associations des traductrices et des traducteurs

Le souci de protéger et de faire connaître leur travail, de le valoriser et de le rendre visible, a poussé les traducteurs à s'organiser et à se donner des structures associatives. Se fédérer était la meilleure façon de se renforcer. Ce qui était indispensable.

Imaginez les contrôles aériens ou maritimes, les douanes, les hôpitaux, la police, les médias audiovisuels, les services de renseignement ou les informations quotidiennes sans les traducteurs.

«Les dizaines de milliers de traducteurs regroupés au sein des soixante-treize sociétés membres de notre fédération ne ménagent pas les forces pour être fidèles à cette mission», peut-on lire dans *Autour de la tâche du traducteur* ⁽²⁾. Aussi bien sur le plan international, comme par exemple la Fédération internationale des traducteurs (www.fit-ift.org) que sur le plan national avec l'Association canadienne de traductologie (www.uottawa.ca), American Translators Association (www.atanet.org) ou la Société française des traducteurs (www.sft.fr), nous trouvons de plus en plus d'organismes qui posent les bases d'un édifice qui n'est rien d'autre que la sœur jumelle de la Tour de Babel, mais une tour qui communique, qui veut donner un sens à l'échange des langues, qui ne réduit pas les différences linguistiques, mais les rend riches et compréhensibles.

Le Premier répertoire mondial des historiens de la traduction, qui date de 1991, ⁽³⁾ est un premier pas, mais tout un chemin reste à accomplir afin que les traces du traducteur soient les ponts sur les routes qu'il a balisées.

1. Hélène Chuquet & Michel Paillard, *Approche linguistique des problèmes de traduction*, Paris, Ophrys, 1987, p. 5

2. Delisle, *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Editions Unesco, 1995, p.13

3. *Ibid.*, p.14

3.3 La/les formation(s) des traductrices et des traducteurs

La formation des traducteurs fait des progrès dans plusieurs pays d'Europe. D'ailleurs, depuis septembre 2010, un Master en traduction littéraire existe à l'Université de Neuchâtel en Suisse. Un Master en traduction fait également partie des projets universitaires au Kosovo, dès l'automne 2010.

Des formations universitaires, comme l'Ecole de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève, existent depuis quelques décennies. L'Ecole de Genève, fondée en 1941, fait partie des plus anciennes du monde ⁽¹⁾, parce qu'elle est étroitement liée à l'organisation des Nations Unies.

Selon La traduction littéraire scientifique et technique, déjà en 1991, «des formations professionnelles de niveau universitaire se sont mises progressivement en place, notamment en Espagne, en Hollande et en France» ⁽²⁾.

Le Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne (<http://www.unil.ch/ctl>) illustre bien une situation où «il va appartenir à l'université de gérer simultanément l'enseignement de la traduction des textes spécialisés et de jouer un rôle de promotrice de la communication et de gardienne de la traditionalité. Savoir assumer cette double responsabilité en refusant de technologiser l'enseignement de la traduction des œuvres (via la science du langage et de la littérature), tel est le défi majeur qui lui est adressé, et qui concerne l'essence même de l'université comme lieu de transmission de l'universel» ⁽³⁾.

S'il paraît indispensable de reconnaître l'utilité d'une formation des traductrices et des traducteurs, il pourrait y avoir un revers de la médaille : en spécialisant trop le métier, nous pourrions nous trouver face à une «élite sectaire» qui aura le loisir et le pouvoir de choisir des textes à traduire, en privilégiant uniquement les «copains et les copines», en imposant à la fois des textes et des styles qui seront donnés uniquement à un cercle restreint et coupé de la réalité des lectrices et des lecteurs. Ce qui me semble important, c'est de lutter pour une reconnaissance avant tout du métier de traducteur ; ensuite, des formations se mettront en place car, face aux exigences en terme de qualité, aux demandes accrues du public de pouvoir lire des textes bien traduits où il est question d'écrire et «dire presque la même chose» (Dire quasi la stessa cosa), pour ne pas reprendre cette expression d'Umberto Eco.

1. <http://www.unige.ch/eti/index.html>

2. *La Traduction littéraire scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.3

3. <http://www.unil.ch/ctl>

Comment ne pas dire presque la même chose avec un lexique abstrait qui accompagne la traduction?

«La prolifération des terminologies forgées par chaque équipe isolée devient telle que l'intercompréhension se trouve menacée, au niveau des chercheurs eux-mêmes – et qu'elle est quasi nulle au-delà de leur petit cercle. Le seul domaine anglo-saxon exigerait déjà un glossaire, avec définitions et synonymes des termes. Ecole par école.»⁽¹⁾

Nous sommes conscients que «la reconnaissance du métier de traducteur, objet d'une formation reconnue et sanctionnée par des diplômes dans différents pays, métier qui confère un statut reconnu à celui qui l'exerce, reste encore un combat»⁽²⁾. En 2010, le métier de traducteur a une meilleure place, toutefois son nouveau souci ne paraît plus le manque de reconnaissance mais la tendance à une traduction automatique et informatisée.

Je ne suis guère favorable à l'idée que toute personne puisse se constituer «traducteur». Toute personne plurilingue peut avoir accès à l'exercice des traductions, mais en reconnaissant l'utilité et surtout la traduction comme métier, le public, les maisons d'édition, les universités à travers leurs centres de recherches et de compétences, les journaux littéraires, scientifiques et techniques, et tout organisme confronté au plurilinguisme, peuvent manifester des exigences de qualité. C'est pour cela que le traducteur cherchera à être formé, que des écoles spécialisées ouvriront grandes leurs portes aux étudiants. Conjuguer une formation élitaire avec un accès élargi et ouvert me semble un bon compromis. Car dans le public large, nous avons aussi les auto-traducteurs, ces écrivains qui pensent qu'ils sont les seuls maîtres de leurs écrits et que seule une traduction effectuée par eux transmettra le message, le vrai message. David ar Rouz écrivait à ce sujet: «On se rend compte que l'auto-traducteur est un traducteur comme un autre, ou plutôt: que le traducteur devrait être un auteur presque comme un autre, la différence résidant dans le fait qu'il doit répondre à un cahier des charges, lequel peut être fourni par l'auteur ou par lui-même»⁽³⁾. C'est là tout l'art du traducteur de savoir conjuguer avec finesse la liberté, l'initiative et les limites imposées par un éditeur, un auteur, une librairie ou le public.

Si dans chaque métier, surtout aujourd'hui avec des changements drastiques et rapides dans bien des domaines, une formation continue paraît apporter la meilleure réponse, dans la formation des traductrices et des traducteurs, elle devient absolument indispensable. Car, par définition, le traducteur est

1. Georges Mounin, *La Machine à traduire*, The Hague, MOUTON&CO, 1964, pp 197-198

2. *La Traduction littéraire scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.154

3. Jean Peeters, *La Traduction, de la théorie à la pratique et retour*, Rennes, PUR, 2005, p.13

un travailleur solitaire, accompagné par ses textes, ses dictionnaires et son ordinateur, avec parfois un coup de fil du commanditaire, pour lui mettre la pression avec des délais.

Une formation continue lui permettra de se ressourcer et de regarder le monde aussi avec ses propres yeux, et pas uniquement à travers ceux de l'auteur dont il reçoit toutes les visions.

La meilleure des écoles de traduction devrait rendre attentif les futurs traducteurs au fait que [...] la perception d'une œuvre littéraire n'est pas une opération purement intellectuelle, mais aussi une opération affective» ⁽¹⁾ et «qu'il y a des traductions parfaites sémantiquement, analytiquement, et qui sont absolument sans effet» ⁽²⁾.

C'est au traducteur, tout en respectant avant tout la fidélité à l'auteur ainsi que l'aspect sémantique et analytique, de rendre le texte attrayant, accessible et agréable à la lecture.

3.4 Le rôle de la traduction dans la communication à l'échelle internationale

«Située au cœur de cette problématique langagière, la traduction en tant qu'instrument supérieur de communication, est bien cette "bénédiction pour les peuples" ...» ⁽²⁾

Les organismes internationaux politiques et économiques, dont l'ONU et toutes ses agences spécialisées (telles que l'OIM, le HCR, l'OMS, l'UNICEF, l'UNIFEM, UNESCO, etc.), le Programme Alimentaire Mondial, l'Organisation Mondiale du Commerce, le Fonds Monétaire International, la Banque Mondiale, l'Union Postale Universelle, et bien d'autres organisations spécialisées auprès de l'ONU ou hors de l'ONU, semblent être à la merci des traductions pour pouvoir accomplir leurs tâches, atteindre leur buts et objectifs. Bien d'autres organismes sportifs (pour ne citer ici que le CIO, la FIFA, l'UEFA etc.), l'aide humanitaire, les interventions militaires (les Casques Bleus, l'OTAN, etc.) et les actions de la société civile (des ONG

1. Marianne Lederer et Fortunato Israël, *Actes du colloque int. tenu à l'E.S.I.T., La liberté en traduction, Paris, Didier Erudition, 1990, p. 34*

2. *Ibid.*, p. 32

3. Jean-Claude Gémard, *Traduire ou l'art d'interpréter, Québec, Presses universitaires de Québec, 1995, p. 15*

tels que Amnesty International, le CICR et bien d'autres organismes) sont également dépendants, dans une certaine mesure, des traductions.

Le Tribunal Pénal International pour le Rwanda, et celui pour l'ex-Yougoslavie n'auraient jamais pu faire leur travail sans les traductrices et les traducteurs. Déjà en 1945, le tribunal de Nuremberg ne l'aurait pas pu non plus.

Ces structures ont un point en commun: elles agissent sur le terrain et leurs actions linguistiques, dans la plupart des cas, ressemblent plus à une traduction appliquée qu'aux traductions liées à la recherche fondamentale comme les études de traductologie. Les traductions littéraires ont pendant des siècles fait «voyager» les gens qui ne pouvait pas se déplacer si facilement qu'aujourd'hui. La littérature ayant perdu désormais le monopole des voyages imaginaires, ce sont les traductions d'ordre technique ou spécialisées qui occupent le devant de la scène internationale aujourd'hui par rapport aux siècles littéraires.

Mais nous arrivons à un point où le goût de la découverte de l'autre étant désacralisé, nous aurons de plus en plus de personnes, espérons-le, qui chercheront à mieux connaître les pays qu'ils ont visités, les lieux qu'ils se sont appropriés pour y chercher un approfondissement culturel; c'est vers la littérature, ou la traduction littéraire, qu'ils se tourneront pour trouver des réflexions et donner du sens à leur propre culture. De plus, comme le disait Ernest Renan : «Une œuvre non traduite n'est qu'à demi publiée» ⁽¹⁾.

Hana Arendt a très bien précisé la nécessité de l'altérité quand elle a écrit: «La présence de l'autrui qui voit ce que nous voyons et entend ce que nous entendons nous assure de la réalité du monde et de nous-mêmes» ⁽²⁾.

«Le monde construit trop de murs et pas assez de ponts», dit Isaac Newton en son temps. La traduction, quand elle ne peut pas construire des ponts, fait naviguer des idées, comme des bateaux, d'une rive à l'autre. Car «de tout temps la traduction a été l'un des rouages essentiels des échanges interculturels» ⁽³⁾.

La communication par la traduction est aux populations du monde entier ce que les dendrites et les axiomes sont au cerveau humain : une communication pour en faire une pensée. Un neurone isolé ne fait pas une pensée construite, comme une fleur ne fait pas le printemps.

1. Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990, p.13

2. Iso Camartin, *De la cohabitation des langues*, Genève, Editions Zoé, 1999, p.14

3. Jean-Louis Cordonnier, *Traduction et culture*, Paris, Hatier&Didier, 1995, p.9

3.5 Le rôle de la traduction dans la communication en Europe

*«Même si le monde était un labyrinthe, nous ne pourrions
le traverser sans respecter certains parcours obligés.»
Umberto Eco*

L'Europe d'aujourd'hui se construit-elle à grands pas? Après l'Europe politique et surtout économique, c'est au tour d'une Europe culturelle de s'édifier. L'Europe politique et économique ne pourrait pas communiquer sans les traductions et exige davantage de traductions et de réflexions autour des pensées diverses qui permettent de mieux comprendre les diverses cultures qui habitent l'Europe, qu'elles soient majoritaires ou minoritaires. D'ailleurs, la Commission Européenne vient de lancer un vaste programme de traductions littéraires dans le but de renforcer les communications transnationales ⁽¹⁾.

D'autres organismes en Europe tels que le Conseil de l'Europe ou l'Organisation pour la coopération et la sécurité en Europe (OSCE) voient dans la traduction une raison d'être et d'agir. Les médias audiovisuels, tels que «Euronews» (en 13 langues actuellement: allemand, anglais, arabe, espagnol, français, portugais, russe...) et «Arte» (bilingue allemand-français), les billets de banque et les monnaies, mais aussi les échanges artistiques (pour ne citer ici que l'EUROSONG connue aussi comme EUROVISION) sont ce qu'ils sont grâce à la traduction.

Des programmes d'échange linguistique et universitaire tels que Erasmus-Socrates (European Region Action Scheme for the Mobility of University Students) ou ECTS (Système européen de transfert et d'accumulation de crédits) sont tributaires de tout un réseau de traductions.

Oui. «La traduction, l'activité traductrice, connaît aujourd'hui son âge d'or. A l'aube d'une Europe sans frontière, elle joue, et jouera encore plus demain, un rôle déterminant dans cet énorme réseau de communications que sera l'unité européenne» ⁽²⁾. M. Jean-Pierre van Deth allait même jusqu'à dire «que si la traduction n'est pas davantage reconnue, à tous les points de vue, comme un métier, l'Europe de 1993 ira à l'échec et au chaos» ⁽³⁾.

L'Europe, si diverse de par ses régions linguistiques et culturelles, fait des pas de géant dans la communication et dans la reconnaissance des identités linguistiques et culturelles. Jamais auparavant une structure supranationale n'avait eu une telle ampleur dans la communication inter-linguistique.

1. http://ec.europa.eu/culture/our-programmes-and-actions/doc509_fr.htm

2. *La traduction littéraire scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, en couverture

3. *Ibid.*, p. 6

Dans ce contexte «la défense du plurilinguisme est le maître-mot de cette approche»⁽¹⁾. La défense du plurilinguisme est aussi le synonyme du respect d'autres diversités, telles que la diversité politique, les sensibilités religieuses ou les appartenances ethniques.

Les racines des réflexions sur les traductions sont profondes en Europe et c'est avec Cicéron, en 46 av. Jésus-Christ, qui «traduit pour transmettre aux Romains l'éloquence attique, modèle de perfection. Et c'est à partir de cette traduction que naît le premier essai de réflexion sur la traduction»⁽²⁾. Aujourd'hui, nous prenons ou reprenons conscience de ces réflexions profondes à développer autour de la traduction, afin que celle-ci puisse se perfectionner d'avantage.

«Les traductions effectuées par les Romains remontent au IIIe siècle av. J.-C., avec Livius Andronicus, premier traducteur européen connu»⁽³⁾. Le fait de se rappeler encore aujourd'hui de Livius Andronicus, est une manière d'attribuer la place méritoire que la traduction a dans l'histoire de l'humanité. «Il convient de distinguer soigneusement, pour le point de vue qui nous intéresse, la Rome païenne de la Rome chrétienne. La traduction dans la Rome païenne a d'abord été, il convient de le rappeler, un acte pédagogique.»⁽⁴⁾

La traduction en Europe aujourd'hui est à la fois un acte païen, pédagogique et religieux mais avant tout un acte culturel, social et linguistique avec pour but de cultiver les aires de compréhension et de connaissances des Européens de tous les horizons, de toutes les croyances, de toutes les langues et de toutes les régions.

«Ce n'est pas en une nuit que Rome fut construite», dit l'adage. Ce n'est pas non plus autour de quelques décisions politiques récentes que l'Europe connut son ampleur d'échanges et de respect des langues ; je dirais même d'un respect socio-linguistique, car derrière les langues il y a un contexte social, une société qui parle une ou plusieurs langues. Traduire est un acte social.

En établissant «l'égalité des langues officielles des Etats membres de la Communauté européenne en 1958», le Conseil de l'Europe a pris une décision sage car «le multilinguisme est la pierre angulaire de la construction communautaire. Il garantit le respect de la diversité culturelle et du pluralisme linguistique. La traduction est là au cœur de ce dispositif comme facteur d'échange et de négociation dans le respect mutuel et non pas comme broyeur d'identités et de différences.»⁽⁵⁾

1. Évelyne Rosen, *Le cadre européen commun de référence pour les langues*, CLE International, 2007, p. /139

2. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp. 13-14

3. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, Que sais-je ? - PUF, 2003, pp 28-29

4. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp. 13-14

5. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp. 22

3.6 Le rôle de la traduction dans la communication en Suisse

*«Ce que les hommes échangent dans la communication n'est pas la langue, mais des messages.»
Maurice Pergnier*

Que serait la Suisse sans la Poste, les CFF, la Migros et la Coop, les douanes, les billets de banque, les médias, les organismes de la Confédération et ses quatre langues, séparées ou bilingues telles qu'à Biel-Bienne, Murten-Morat et Fribourg-Freiburg ... enfin que serait la Suisse sans ses quatre langues, et la cohésion nationale sans la traduction ?

Que serait la Suisse sans les étiquettes alimentaires, les médicaments, les modes d'emploi ou les campagnes publicitaires en quatre langues ? La Suissitude linguistique m'a longtemps fasciné.

Oui, les Alémaniques sont majoritaires et au parlement l'allemand est la langue dominante, oui, les Tessinois et les Romanches ne font pas le 10% de la population, mais occupent les 50% d'espaces dans les billets de banque, oui, les Romands ne font jamais l'effort de dire «danke», alors que les Alémaniques ne se gênent pas de dire «merci» à chaque occasion. Mais, quel est le pays au monde qui peut se targuer d'avoir autant respecté tous ses composants linguistiques ? Je n'en connais pas beaucoup.

Y a-t-il des choses à améliorer ? Certainement oui, mais les bases et les fondations sont solides. Le Suisse moyen n'est pas gêné de lire les rapports de la Confédération et les budgets alloués aux médias publics dans les régions minoritaires.

Soucieux de garder une telle cohésion nationale ou citoyenne, les élus politiques soutiennent parfois le «processus d'ouverture et d'intégration» au niveau national, et la traduction devient alors également le moyen d'affirmer une identité plurilingue et de différenciation vis-à-vis de l'extérieur»⁽¹⁾. Mais pas au point de nier l'autre mais plutôt de respecter l'autre chez soi.

L'époque des doutes paraît révolue, celle où «souvent toutefois, les traductions du début du siècle privilégient l'aspect suisse des œuvres originales au détriment de la recherche d'une certaine qualité littéraire»⁽²⁾.

La page est tournée pour écrire d'autres chapitres; le premier «Symposium Suisse pour traductrices et traducteurs littéraires» organisé pour la première

1. Alena Vacek, *Approche historique de la traduction littéraire en Suisse*, Lausanne, CTL, 1995, p. 69

2. *Ibid.*

fois en Suisse par AdS (Association des Autrices et Auteurs suisses) le 18 septembre 2009 à Bellinzone, marque une nouvelle époque de réflexions autour des traductions.

La Suisse d'aujourd'hui veut comprendre et communiquer non seulement avec les habitants parlant les quatre langues «nationales» mais aussi avec tous les autres «habitants allophones» de la Suisse. Rien qu'en «2008, quelque 120'000 heures d'interprétariat communautaire ont été recensées en Suisse»⁽¹⁾.

Plusieurs problèmes restent à régler, mais les formations mises sur pied notamment en traductions communautaires, montrent certes un intérêt, et engagement assurément. Devant chaque nouveauté, les réticences jouent le compagnon fidèle. «Certains médecins sont parfois réticents et craignent la présence intrusive d'une tierce personne dans la relation thérapeutique, explique Isabelle Fierro, responsable du service d'interprétariat de l'association Appartenances. Mais après en avoir fait l'expérience, nombreux sont ceux qui ne pourraient se passer d'interprètes...»⁽²⁾

Toutefois, quand le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) conseille aux diverses administrations publiques en Suisse «pour assurer l'égalité des chances inscrites dans la nouvelle loi sur les étrangers, les administrations publiques doivent apprendre à mieux communiquer avec les citoyens et citoyennes non suisses», le journal vaudois La Nation se pose, ironiquement, la question suivante : «Comment se fait-il qu'aucun chercheur n'ait encore diagnostiqué la nécessité pour tous nos fonctionnaires de parler couramment l'albanais ?»⁽³⁾

La Suisse, pays du respect des langues, pays des innovations également, car après la richesse de l'or blanc (Alpes) et bleu (Château de l'Eau) et de la matière grise qui fait sa fierté (formations performantes). Cette Suisse a vu naître, il n'y pas longtemps, une formation spécialisée en Arthérapie dans la commune de Pully, dans le même canton que la rédaction de La Nation. Et si la rédaction de La Nation suivrait des cours en Arthérapie?

1. Aurélie Déspont, «Des interprètes pour ouvrir l'accès aux soins», Lausanne, Uniscope, UNIL, 24 mai 2010

2. Ibid., p.

3. La Nation, Rubrique : «Le Coin du Ronchon», 27 février 2009, p.2

Chapitre 4

**LA TRADUCTION DANS LA CONSTRUCTION DU
«NOUVEAU» KOSOVO/A**

4.1 Quelques rappels concernant la langue albanaise

«La langue sert non seulement à communiquer mais aussi à cacher.»

Urszula Dambaska-Prokop

La langue albanaise est peu connue en Suisse (comme ailleurs d'ailleurs). Toutefois, plusieurs écrivains albanais ont réussi à faire leur place dans des librairies et des bibliothèques accessibles aux lectrices et lecteurs non-albanais, pour ne citer qu'Ismail Kadaré.

L'expression en langue albanaise ayant été interdite sous l'Empire ottoman, la langue albanaise a connu sa renaissance hors de ses territoires géographiques dans les Balkans. La renaissance culturelle littéraire a eu lieu notamment en Sicile et en Calabre (Italie du Sud). L'alphabet actuel albanais a été créé seulement en 1908 à Manastir (Bitola), en Macédoine. L'unification de la langue littéraire albanaise a eu lieu à Tirana, au «Congrès d'orthographe de la langue albanaise», en 1972.

L'albanais est une langue en pleine mutation aujourd'hui, et un débat passionné conduit à la standardisation de l'albanais.

La langue albanaise a évolué dans un contexte où la liberté d'écrire en albanais était en partie acquise, mais pas celle de l'expression des idées. D'où le développement de la littérature, le seul moyen pour une population de s'exprimer dans toutes ses lignes et plus souvent entre les lignes. Une littérature imaginative, vivace et métaphorique à la fois qui s'est combinée avec le goût de la musique et de la chanson. Mais ces beautés d'expression artistiques ont parfois des difficultés à communiquer explicitement avec autrui, car souvent très implicites à cause de la censure. Sans parler de l'autocensure qui a accompagné pendant des années plusieurs auteurs.

L'exemple du Kosovo (ou Kosova selon les albanophones) représente bien cette recherche qualificative pour plusieurs raisons, d'abord parce que c'est un nouvel état en pleine construction et ensuite parce que c'est une région qui a été longtemps tenue à l'écart du monde politique, économique, culturel, touristique et sportif et simultanément toujours en quête de contacts et de communications notamment par le biais des traductions.

La population kosovare, de langue albanaise à plus de 90%, constitue à mes yeux, par sa position et son histoire, un véritable «laboratoire interculturel vivant» pour explorer le sujet «des traductions et des communications interculturelles». Il paraît même que la télévision publique kosovare (RTK) serait parmi les seules chaînes publiques en Europe à émettre quotidiennement des émissions différentes en cinq langues, sur les mêmes ondes: en albanais,

en bosniaque, en langue rom, en turc et en serbe. La langue albanaise est parlée dans plusieurs pays : en Albanie, au Kosovo, en Macédoine (environ 40%) ainsi qu'en Serbie du Sud (Vallée du Preshevo) et au Monténégro (dans les régions d'Ulcinj, Plave et Guci).

Il y a bien d'autres langues qui sont parlées dans plusieurs pays, dont l'allemand (en Allemagne, en Autriche, au Luxembourg et en Suisse), le français (en France, en Belgique, en Suisse, au Luxembourg, au Québec et dans plusieurs pays d'Afrique), l'espagnol (en Espagne, en Amérique latine mais aussi à New-York, en Floride et en Californie), l'anglais (aux Etats-Unis, au Canada, en Angleterre, en Australie et dans bien d'autres pays comme le Danemark et la Suède), ou le turc (en Turquie et dans les anciens territoires de l'Empire ottoman), etc.

La langue albanaise au Kosovo a été reconnue tard et l'Université publique de Pristina n'a été érigée qu'en 1970. Lors des occupations des Balkans par l'Empire ottoman, les Albanais ont été privés de leur droit d'utiliser publiquement la langue, alors que les autres peuples balkaniques avaient le privilège de jouir de ce droit.

L'albanais en quelques lignes :

- La langue albanaise fait partie des langues indo-européennes.
- Dans l'arbre de ces langues, la langue albanaise est une branche à part (comme le sont le grec et l'arménien) mais sans un lien avec ces deux langues ne faisant partie d'aucune des grandes familles (langues latines, germaniques, slaves, persanes, etc.).
- Il y a deux dialectes principaux : gegë et toskë (prononciation : guègue et tosqe).
- L'alphabet est latin. Il y a 36 lettres. L'écriture est phonétique. Toutes les lettres sont prononcées.
- Les genres sont : masculin, féminin et neutre.
- La langue albanaise n'a pas d'articles mais des déclinaisons.

L'albanais serait issu de l'illyrien, «de ces Illyriens, qui ont occupé les Balkans dans l'Antiquité, mais qui, à la différence des Grecs ou des Latins, ne nous ont laissé pour ainsi dire aucun témoignage direct sur leur langue, et que seule l'archéologie – activement poussée en Albanie après la seconde guerre mondiale - commence à faire sortir des ténèbres», dit Dominique Briquel, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne⁽¹⁾.

Selon Matthieu Aref⁽²⁾, «l'albanais, issu du pélasgique ancien, serait un «cas unique en Europe, où un seul et même peuple vit dans ses terres ancestrales

1. *Mathieu Aref, Albanie ou l'incroyable odyssée d'un peuple préhellénique, Paris, Mnémosyne, 2003, p.3*

2. *Ibid., p. 320*

depuis au moins le néolithique. En outre, les Pélasgo-Etrusques sont à l'origine des deux plus célèbres civilisations occidentales : grecque (via les Pélasges) et romaine (via les Etrusques). L'albanais est un véritable fossile vivant.» Ces propos ont des connotations romantiques mais, comme le souligne Dominique Briquel, «on ne peut que se réjouir qu'une telle documentation soit désormais offerte, introduite dans le débat scientifique ».

A ce propos, la traduction serait un des piliers de la compréhension entre les personnes, mais aussi entre les langues. C'est dans la traduction qu'une langue prend sens. «La langue des pharaons demeurerait sans doute aussi impénétrable que celle des Etrusques. Une langue que l'on n'arrive plus à traduire est une langue morte, avant que la traduction ne la ressuscite.»⁽¹⁾

La langue albanaise du Kosovo, n'a été que très peu étudiée par ses voisins. Les seules études dans le passé proviennent de chercheurs italiens, germaniques, roumains ou encore d'autres chercheurs tel Lahovary, linguiste espagnol, qui, entre autres, écrit : «L'albanais, a pu conserver, malgré l'isolement auquel il était condamné par les montagnes abruptes et les côtes malsaines de l'Albanie, un lexique riche des témoignages de la langue pré-indo-européenne des Balkans. Nous verrons, par des exemples, qui sont d'ailleurs loin d'épuiser la matière, que cette langue (ou ses dialectes) était fort proche du basque.»⁽²⁾

Aujourd'hui, alors que le Kosovo vient de tourner une page importante de son histoire, notamment après la guerre de 1999, les communications lui sont plus que jamais nécessaires pour rattraper le temps perdu, mais aussi pour redécouvrir son passé afin de mieux construire l'avenir.

La traductologie est le levier de ce grand défi de communication avec les autres, ses voisins d'abord, mais aussi avec le pays lui-même et ses habitants.

1. Michaël Oustinoff, *La Traduction, Paris, Que Aais-je ? - PUF, 2003, p.11*

2. N. Lahovary, *Le basque et les éléments pré-indo-européen de l'albanais, San Sebastian, 1958, pp. 9-10*

4.2 La communication au Kosovo/a et les traductions

La communication est une œuvre qui ne s'improvise pas, ou alors, il faut œuvrer pour pouvoir l'improviser.

Quand nous évoquons le thème de la communication au Kosovo/a et celui de la traduction qui lui est lié, la question se pose de savoir de quelle traduction, soit de quelle langue à quelle langue nous parlons.

La grande majorité de la population au Kosovo parle albanais (plus de 90% de la population). Jusqu'en 1999, l'administration au Kosovo était dirigée par la minorité serbe, avec le soutien du pouvoir central de Belgrade (capitale de la Serbie). De ce fait, la langue serbe était omniprésente. A titre d'exemple, les cinémas à Pristina, majoritairement habitée par une population parlant l'albanais, projetaient uniquement des films sous-titrés en serbe.

Pourtant, dans les années 70, surtout après l'ouverture de l'Université de Pristina (en 1970) et avec l'autonomie élargie attribuée au Kosovo (Constitution de 1974), de grands progrès ont été accomplis concernant l'utilisation de la langue albanaise au Kosovo. De plus, une communication accrue avec l'Albanie, lors des années 70, a donné un élan à la littérature et aux traductions au Kosovo.

Les manifestations sanglantes dans les années 80 au Kosovo, la suppression de l'autonomie par le pouvoir de Belgrade, la fermeture des institutions académiques, les guerres en ex-Yougoslavie dans les années 90 (dont l'intervention des forces occidentales en mars 1999), ont eu un effet dévastateur sur un élan donné au progrès qui se pointait à l'horizon dans ce pays.

Après l'intervention de l'OTAN, les Nations-Unies ont établi une nouvelle administration par le biais de l'UNMIK, ou MINUK en français (Mission Intérimaire des Nations Unies au Kosovo).

L'UNMIK, dès son installation, a engagé notamment des jeunes. Ces jeunes avaient un bagage linguistique, mais moins socio-linguistique pour la langue dans laquelle ils étaient engagés, notamment pour l'anglais.

Ils étaient engagés surtout pour effectuer des traductions orales sur le terrain (pour les militaires, la police de l'UNMIK, le travail des ONG sur place ainsi que pour divers services présents sur le terrain).

Le salaire moyen dans le métier de traducteur dépassait au moins trois fois celui de ma sœur juriste et de mon autre sœur médecin.

Plus tard, le besoin de traduire des documents écrits (notamment dans la législation et pour la justice et le droit) a été nécessaire aussi bien pour communiquer avec «les internationaux» présents sur place, que pour faire communiquer les habitants du Kosovo entre eux, notamment les personnes parlant le serbo-croate et les albanais.

4.3 La traduction, un défi pour la nouvelle administration

Depuis 1999, toute une panoplie de besoins se fait ressentir cruellement en matière de traduction: dans l'administration, dans des documents officiels, dans des modes d'emploi, pour des produits ménagers et techniques, dans des notices d'emballage pour la nourriture et pour des produits pharmaceutiques, dans l'audiovisuel (y compris les films et les téléseries) et dans des textes scientifiques et littéraires.

La législation sur l'utilisation des langues sur place est plus qu'avancée car la minorité serbe, qui représente environ 6% de la population, a un statut linguistique d'égalité avec l'albanais: dans l'administration, dans les villes et les villages du Kosovo, les écrits sont en albanais et en serbe, même dans les communes où aucun serbe n'habite. L'article 2:2.3 sur l'utilisation des langues stipule ce qui suit : «Dans les communes habitées par une communauté dont la langue maternelle n'est pas la langue officielle et qui compose au moins 5% de la population générale de cette commune, la langue de cette communauté aura le statut de la langue officielle dans cette commune et sera utilisée de manière égale avec les langues officielles.» ⁽¹⁾ Dans la commune de Prizren (ancienne capitale du Vilayet du Kosovo), à part l'albanais et le serbe, le turc est également une langue officielle. Par exemple, 20 places sont réservées au parlement (sur 120 places) pour les minorités, alors que la population des minorités ne dépasse pas le 10%.

Cette situation illustre une volonté de la communauté internationale, mais aussi du monde politique sur place de démontrer que le Kosovo n'est pas une société mono-nationale, mais un pays composé d'une grande diversité d'habitants, peu importe leur langue ou leur origine ethnique. Après une guerre et des décennies de tensions, les méfiances existent, les réticences sont encore présentes, des réserves sont encore émises, mais des pas sont faits; toutefois, tout le monde sait que tout un chemin reste à faire, aussi bien dans la communication entre les communautés qu'entre les kosovars et d'autres cultures et langues.

1. Journal officiel des Institutions provisoires d'autogestion au Kosovo / Pristina ; II, No. 10, 1er MARS 2007, p.11.

Parmi les besoins de traductions, ressentis dans l'immédiat, ce sont les choses pratiques qui sont les plus importantes:

- Les notices d'emballage pour les produits pharmaceutiques. En effet, même si le cadre juridique oblige les personnes et organismes concernés à acheter les médicaments dans les pharmacies, quasiment tous les articles comportent des données qui ne sont pas en albanais. Par conséquent, une grande partie de la population utilise ces produits sans avoir la moindre information sur les modes d'emploi, et plus grave encore : sur les effets. Les coûts des traductions et les produits issus du marché noir seraient les causes principales de cette situation. Vous pouvez acheter des antibiotiques et des anxiolytiques comme des bonbons. Mais il semblerait que cette situation s'améliore.

- Les composants qui entrent dans la nourriture. L'absence de traduction est problématique puisque les habitants continuent de consommer des aliments dont ils ne peuvent qu'imaginer le contenu. Je me suis retrouvé devant des situations où les vendeuses et les vendeurs n'étaient capables de me dire si tel ou tel produit contenait du sucre et était conforme à l'utilisation par les diabétiques.

«Nous ne sommes pas une pharmacie», répondit une vendeuse à une cliente dans un magasin d'alimentation apparemment agacée par la question de cette dernière: «Pourquoi vous ne traduisez pas les composants de ce produit?».

Mis à part ces besoins, un autre encore se fait aussi sentir: les traductions des textes scientifiques.

Les étudiants et les professeurs continuent d'utiliser soit des traductions anciennes (pour une grande partie des retraductions du serbo-croate), soit des traductions provenant de l'Albanie, soit des textes originaux en anglais.

4.4 La communication dans des conditions «d'isolement»

La génération des étudiants des années 70 et 80 (dont je fais partie) utilisait directement des ouvrages en serbo-croate. La génération de l'après-guerre ne disposait pas d'un bagage linguistique pour pouvoir utiliser des ouvrages en serbo-croate. Les parents de ceux-ci faisaient leur service militaire où ils devaient s'exprimer en serbo-croate, étaient confrontés à une administration en serbo-croate, suivaient les médias en serbo-croate et avaient effectué une scolarité où le serbo-croate était enseigné dès l'école primaire. D'où aussi, toute une génération de traducteurs du serbo-croate qui, avec les années avaient vieillis, contrairement à ceux et celles qui traduisaient d'autres

langues (anglais, italien, allemand, français etc.) et qui étaient pour la plupart jeunes.

La traduction des textes littéraires reste le problème majeur et, bien qu'il ne touche pas les gens dans leur vie quotidienne, c'est tout de même un manque qui peut même faire cruellement défaut à long terme.

Les traductions littéraires venaient et continuent de provenir de l'Albanie, isolée pendant des décennies, et le traducteur ou la traductrice était mis sur un piédestal. Jusuf Vrioni, le traducteur d'Ismail Kadaré, est toujours la référence même du traducteur ayant joué un rôle central dans la communication écrite entre l'albanais et le français.

L'isolement de l'Albanie et de la population albanaise en ex-Yougoslavie explique l'importance sans précédent que les Albanais ont attribuée aux traducteurs. «Pendant des décennies, ils se sont vus comme des figures mystiques et parfois plus importantes que les écrivains eux-mêmes. [...] Ainsi, lors de toute cette période de l'isolement culturel, le travail du traducteur, plus qu'une profession, le plus souvent s'est transformé en mission», écrit Ledi Shamku-Shkreli ⁽¹⁾.

«Quand je traduis, mais aussi quand j'écris, je travaille avec le même sentiment. Quand tu traduis, tu es aussi auteur, ou une sorte d'auteur de ce livre pour ta population», dit Amik Kasoraho, traducteur qui, parmi de nombreux travaux, a traduit en italien des auteurs albanais comme Fatos Kongoli, Azem Shkreli, Pirro Misho etc. ⁽²⁾. C'est pourquoi, dans un tel contexte, cette expression prend tout son sens : «De ce point de vue, écriture et traduction sont à mettre exactement sur le même plan.» ⁽³⁾

Mais le traducteur avait une tâche difficile, car il devait non seulement traduire ce que l'auteur avait pensé, mais aussi ce que le régime pensait.

L'albanais fait partie des langues rares, inconnues, sans enjeux politiques majeurs, ni économiques, ni démographiques. De plus, cette langue a été interdite durant des siècles par les Ottomans, puis environnée, le siècle dernier, par des régimes et des pays qui n'avaient aucun intérêt ni à la comprendre, ni à la faire valoir comme un moyen de communication réciproque. Peu de voisins grecs, turcs, serbes ou bulgares parlent l'albanais, alors que de très nombreux albanais s'expriment ou devaient s'exprimer dans ces langues.

Aujourd'hui, pour des raisons d'intérêt politico-économique plus que par des convictions culturelles, il subsiste encore l'idée exprimée par Lawrence

1. Ledi Shamku-Shkreli, *Misioni i përkthyesit në kulturën tonë postkomuniste* (traduction : *La Mission du traducteur dans notre culture post-communiste*), 28 décembre 2009.

2. Vullnet Krasniqi, « Shkrimtari që përktheu jetën e vet », (*L'écrivain qui traduisit sa vie*), article paru dans le journal *Koha Ditore*, Prishtinë, 15 juin 2010.

3. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, - PUF, *Que sais-je?*, 2003, p.19

Humphrey dans son *Interpretatio* publié en 1559 à Bâle, que «la qualité d'une traduction dépend en partie de la nature des langues qui y sont impliquées» ; il distingue ainsi «langues majeures» et «langues mineures» ; «la traduction n'ayant de valeur qu'entre les langues majeures, l'hébreu, le grec et le latin» ⁽¹⁾. Si la qualité n'est pas mise en question de nos jours, l'intérêt, par contre, l'est.

La tradition orale est d'une richesse extraordinaire puisque la tradition écrite faisait largement défaut; elle pourrait trouver un élan de reconnaissance à travers les traductions, car la traduction peut jouer un rôle majeur sur deux plans à la fois. «D'une part, en redonnant du prestige aux valeurs culturelles traditionnelles, elle encourage la communauté linguistique à préserver son patrimoine. Par ailleurs, elle ouvre au public européen un espace culturel nouveau. Le succès de la tradition du Mahabharata, par exemple, montre combien il est vital que nous ayons accès à d'autres imaginaires. Nous sommes en quelque sorte conviés à parcourir le chemin inverse et à aller puiser dans un héritage naguère ignoré et aujourd'hui en péril.» ⁽²⁾

Le critère de «distance culturelle» est valorisé par certains auteurs; ainsi peut-on lire dans *La Traduction littéraire, scientifique et technique*: «A-t-on en vue le nombre de locuteurs autochtones ? Ce sera l'inuit, le tchèque ou l'albanais. S'agit-il d'une langue peu étudiée en France ? Le chinois, le russe, voire l'arabe, en feront partie incontestablement. Pour éviter toute ambiguïté, nous mettrons ici en avant le critère de «distance culturelle» qui explicite bien la nature d'un problème qui peut se résumer ainsi : plus grand est l'éloignement linguistique et culturel, plus réduite est la capacité de compréhension du récepteur.» ⁽³⁾ Mais la distance culturelle de l'albanais avec ses voisins proches est telle qu'une grande construction routière doit être mise en œuvre afin de la réduire pour se tourner ensemble vers l'Europe et le monde démocratique.

Les langues écrites fixent les pensées, les paroles et les manières de dire sur du papier. «Les changements de l'expérience humaine ne se percutent pas automatiquement dans la langue, ce qui explique pourquoi nous continuons à dire que le soleil se lève» ⁽⁴⁾. Un auteur albanais, suite à des réflexions sur les occupations venant de l'Est (ottomans, slaves etc.), a un jour écrit que même «pour nous les Albanais le soleil se lève à l'Ouest». «Alors, cette thèse suggère que non seulement la langue oriente, organise notre vision du monde, mais qu'elle l'immobilise.» ⁽⁵⁾

1. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp.17-18

2. *La traduction littéraire scientifique et technique*, Bruxelles, La Tilu éditeur, 1991, p.60

3. *Ibid.*, p. 55

4. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p.273

5. *Ibid.*, p. 253

Dans cette situation, la traduction joue un rôle plus que prépondérant car «en réalité, visions du monde et langues ne sont pas immobiles; et la traduction – contact entre deux langues – n’est pas une situation linguistique immobile, intemporelle, elle non plus.»⁽¹⁾

4.5 Les nouveaux défis de la traduction au Kosovo

Mais, la traduction en langue albanaise, si importante, si indispensable et si nécessaire comporte aussi des points d’interrogation qu’aucune législation ne peut résoudre :

- Le manque d’intérêt politique, économique et institutionnel.
- Une situation défavorable suite aux événements et à la situation globale (d’autres priorités préoccupent les habitants dont la survie économique, le passé récent avec sa suite d’événements tragiques).
- L’absence d’études scientifiques sur le contenu des traductions, mais aussi sur le contenant ou les techniques de traductions, et par conséquent l’absence d’une formation spécifique pour les futurs traductrices et traducteurs.
- La structure de la langue albanaise ne fait pas l’unanimité aujourd’hui (structure grammaticale, morphologie, phonologie, syntaxe, lexique, étymologie...). De nombreux linguistes et analystes contestent les conditions dans lesquelles l’Albanie des années 50 a unifié la langue. De nombreux locuteurs s’estiment ignorés dont notamment ceux du dialecte Guègue (Nord de l’Albanie et Kosovo). Une langue non standardisée a toutes les chances de ne pas pouvoir se traduire dans une autre langue, car, sur quelles bases un traducteur fait-il transmettre un message? Imaginez un contrat économique, un texte juridique ou encore un rapport médical effectué par un traducteur qui adopte tel ou tel dialecte, quels en seraient les malentendus? La solution pourrait résider dans la révision du dictionnaire actuel, en le complétant avec tout un lexique manquant. A ce sujet, Mehmet Elezi vient de publier un dictionnaire enrichissant. Une langue structurée est un garant de l’intégration de tous ses dialectes, ses registres régionaux et locaux, de tous ses locuteurs, enfin de toute sa vie langagière. Et comme le dit Mathieu Guidère: «Dans ce type de cas, il est possible de mettre en œuvre des messages identiques au sein de ces zones, sans devoir les traduire nécessairement, mais seulement en adoptant le registre de la langue correspondante ou encore les variantes régionales et/ou locales.»⁽²⁾

1. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 276

2. Mathieu Guidère, *La Communication multilingue*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p.20

D'ailleurs, la traduction pourrait aider à structurer une langue, c'est peut-être dans la traduction qu'une grande partie de la solution pourrait résider, selon Claudine Spitaels: «Une traduction est toujours « unificatrice» parce qu'elle tend à gommer certaines particularités de l'original. Outre le sens et le style, cette tendance concerne certains aspects de la langue elle-même.»

L'étude de Claudine Spitaels porte sur les différences entre le néerlandais de Flandre et le néerlandais des Pays-Bas qui sont généralement effacées dans la traduction française. Comme le montre l'auteur : «ces différences ne sont pas purement lexicales, comme on pourrait le croire au premier abord. Elles se situent à un niveau plus profond de la langue et reflètent deux manières différentes de voir les choses et deux attitudes différentes vis-à-vis de la même langue, le néerlandais.»⁽¹⁾

Depuis une vingtaine d'années, un grand nombre de traductions d'ouvrages de différentes langues sont offertes au public albanophone. Cette soif de communiquer ne se fait pas sans difficultés, aussi bien dans le choix des textes que dans la manière de traduire ou de choisir les traducteurs. Pourtant, depuis quelque temps, plusieurs écrivains de langue albanaise se sont penchés sur ces sujets dont en premier lieu Edmond Tupja, mais aussi Ledi Shamku-Shkreli, Mira Meksi, Nerimane Kamberi, Sazana Çapriqi, et quelques autres.

Dans le passé, en Albanie, il y eut a eu une grande tradition de traduction littéraire. Fan Noli, Mitrush Kuteli, Ernest Koliqi, Faik Konica, Ismail Kadare ou encore Dritero Agolli étaient aussi bien des écrivains que des traducteurs. Le choix des traductions jusqu'aux années 90 se faisait avec une certaine influence idéologique (en dehors des grands classiques). Une anthologie littéraire, *Tregime të shekullit të njëzetë* (tr. Récits du vingtième siècle), des années 70⁽²⁾, comporte des textes de 37 auteurs provenant de 17 pays, traitant de sujets très sombres : alcoolisme, crise économique, maladies, etc. Oui, il fallait montrer que le monde n'allait pas bien et que les Albanais ne vivaient pas aussi mal... Pure idéologie.

Dans le même registre, «la fin d'un roman de Thomas Hardy ne fut pas traduite sous prétexte qu'elle pourrait avoir une influence négative sur la jeunesse albanaise.»⁽³⁾

Les changements démocratiques des années 90 en Albanie et l'après-guerre au Kosovo et en Macédoine ont poussé une grande partie des éditeurs à

1. *L'interprétation du texte et la traduction*, Louvain, édité par Sv. Vogeleer, BCILL, 1995, p. 7

2. Sh.B. Naim Rafshëri, *Tregime të shekullit të njëzetë**, 10.000 exemplaires, Tiranë, 1977 (*Recits du 20ème siècle)

3. Sazana çapriqi, «Përkthimi – detyrim apo zgjedhje» (*La traduction – obligation ou choix*), Zëri, Prishtina, 13.6. 2010

présenter, souvent à la hâte, des ouvrages étrangers. Mais, non sans mal car «ces dernières années chez nous beaucoup et n'importe quoi ont été traduits. Non seulement la communication culturelle en a pâti, mais aussi le développement de la langue et de la culture et ensemble avec ceci l'éducation de toute une génération d'écrivains albanais», affirme Mira Meksi ⁽¹⁾.

«Comment traduire en anglais ne serait-ce que trois ou quatre des cinquante mots qui désignent, dans la région d'Aix en 1959, tel ou tel genre de pain (baguette, flûte, couronne, fougasse, fusée, etc.) et dont George Mounin donne une liste à frémir» écrit D. Aury ⁽²⁾.

«Ce jour-là, elle, habillée en jupe noire et blouse rouge, fut immédiatement arrêtée par la police civile ...». Comment traduire ce texte, de l'albanais en français, et le faire comprendre? Ce n'est probablement pas que les policiers n'aimaient pas Stendhal et son roman *Le Rouge et le noir*, mais seulement ces couleurs rappelaient celles du drapeau albanais interdit par la police. Comment traduire ce passage sans connotation politique?

Bien plus compliqué que la poésie, le jeu de mots, le théâtre ou encore les discours politiques, traduire les sentiments d'un individu ou de tout un peuple reste le plus grand défi des traducteurs, mais aussi une tâche noble, car la reconnaissance de la souffrance est le meilleur des remèdes et la traduction son messenger. Un traducteur, comme l'écrivain, devrait être conscient que ses sentiments ne pourront pas forcément être ressentis par un public dans sa langue, ni dans sa région, ni même dans sa propre famille. Dans une langue étrangère, encore moins. Cela est encore plus pertinent pour un traducteur car «un texte a été écrit en fonction d'un public donné. Lorsqu'il est traduit, il se trouve décontextualisé, c'est-à-dire coupé du milieu qui l'a vu naître et projeté vers de nouveaux lecteurs pour lesquels il n'a pas été initialement conçu et dont les besoins doivent aussi être pris en compte.» ⁽³⁾

Le Kosovo doit et veut communiquer surtout avec lui-même, avec ses composants linguistiques et régionaux, ensuite avec ses voisins et enfin, en paix et sérénité avec lui-même, avec le monde.

La communication est une œuvre qui ne s'improvise pas ou alors, il faut œuvrer pour pouvoir l'improviser, en se cultivant et en enrichissant sa propre culture.

1. Mira Meksi, « Një kabanë për përkthimin letrar » (*Une cloche pour la traduction littéraire*), *Express*, 10.01.2010

2. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, préface

3. Actes du colloque international tenu à l'E.S.I.T., *La liberté en traduction*, Paris, Didier Erudition, 1990, p.39

Chapitre 5

**CONCLUSION : PROLOGUE EN GUISE
D'ÉPILOGUE**

*La traduction réunit deux sortes de langage que l'humanité porte en elle:
Nature et Culture.»*
Jean-Claude Gémar, Traduire, ou l'art d'interpréter

En guise de conclusion, j'aimerais mentionner que j'appartiens à la génération qui a connu la guerre froide, la transition pluraliste et les nouveaux courants de la communication entre les internationaux et les balkaniques en général, et les kosovars en particulier.

Si plusieurs auteurs estiment que le Canada, la Suisse ou la Belgique sont «de véritables laboratoires linguistiques», le Kosovo semble également en être un aussi, particulièrement expérimental, il est vrai. Dans ce contexte, il me semble important de citer Paul de Man: «L'activité de traduction est indissociable de la notion de progrès. On prétend même que tant vaut une société, tant valent les traducteurs qu'elle accepte. C'est dire l'importance de l'œuvre des traducteurs.»⁽¹⁾

«Lis-moi alors, avec patience et si je t'ennuie, ne jette pas la faute sur la traduction, mais sur celui qui a écrit le texte premier», dit Edmond Tupja à un ami⁽²⁾. La traduction ne devrait pas être remise en question par une utilisation à mauvais escient.

Les remarques prétendant que les traductions se font unilatéralement ne se posent pas uniquement au Kosovo. L'absence de réciprocité, nous la trouvons aussi ailleurs: «[...] La traduction ne représente que 2 % des ouvrages publiés aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, alors qu'elle représente 8 à 12 % en France, autour de 14% en Allemagne et jusqu'à 25% en Italie. Pourtant, l'anglais est, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la langue la plus traduite dans le monde. Le déséquilibre est flagrant», conclut Michaël Oustinoff⁽³⁾. Mais une société telle que la société kosovare, qui a souffert d'un manque de communication, sent profondément l'absence de réciprocité dans la traduction et dans la communication, car, après tout, le mot même de communication signifie «mettre en commun» et ce partage se fait des deux côtés et pas unilatéralement. Sinon au couple indissociable traduction-communication, il manquera l'essence même de son existence.

«Les traducteurs, inventeurs d'alphabets, bâtisseurs de langues nationales, artisans de littératures nationales, diffuseurs de connaissances, acteurs sur la scène du pouvoir, propagateurs des religions, importateurs de

1. Paul de Man, *Autour de la tâche du traducteur*, Paris, TH.TY, , 2003, p.14

2. Edmond Tupja, *Conseils au nouveau traducteur*, Tirana, Onufri, 2000, p.7

3. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003, p.47

valeurs culturelles, rédacteurs de dictionnaires ou témoins privilégiés de l'histoire»⁽¹⁾, ont un grand rôle à jouer sur la scène internationale. Mais ils ne sont pas les seuls. Sur cette scène il y a des metteurs en scène, des producteurs, des maquilleurs, des techniciens et surtout autour d'eux, un public. Il ne faut pas les laisser seuls dans leur coin.

Gide a écrit: «Dans un premier temps, je demandais que les traductions de mes œuvres me fussent soumises, et celle-ci me paraissait la meilleure qui suivait de plus près le texte français ; j'ai vite reconnu mon erreur et, à présent, je recommande à mes traducteurs de ne jamais se croire esclave de mes mots, de ma phrase, de ne pas rester trop penchés sur leur travail... Mais encore une fois, ce conseil n'est bon que si le traducteur connaît admirablement les ressources de sa propre langue et qu'il est capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire jusqu'à s'identifier à lui.»⁽²⁾ Oui, le traducteur entre dans l'esprit d'un écrivain comme tout bon acteur dans ses personnages. Oui, «les traducteurs ne sont pas simplement une ombre»⁽³⁾. Oui, le traducteur est habité par «la volonté de rigueur et le parti pris de modestie de celui qui veut moins briller qu'éclairer»⁽⁴⁾.

La notion de la fidélité est souvent mise en avant lorsque la question de la traduction est évoquée. «[...] Conscient jusque-là d'être un écrivain de second ordre qui, de toute façon, trahit l'original, il est maintenant un traître à sa culture parce qu'il n'y favorise pas l'éclosion d'œuvres originales», écrit Michel Ballard⁽⁵⁾. Possible, mais le traducteur favorise l'éclosion de la langue originale qu'il traduit. Une langue capable de cristalliser les pensées de ses locuteurs mais aussi celle des autres langues ne peut qu'être linguistiquement fière.

Et «tant que l'on ne sent pas l'étrangeté mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur n'est pas à la hauteur de son original»⁽⁶⁾.

Il est vrai que «la fidélité à l'original, principe invariablement proclamé par tous les traducteurs et qui n'emmène pas moins aux plus étonnantes contradictions, est sans doute la notion centrale du débat autour de la traduction et chaque siècle exhume à nouveau le dossier»⁽⁷⁾.

1. Jean Delisle et Judith Woodsworth, *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Editions Unesco, 1995, couverture

2. Actes du colloque international tenu à l'E.S.I.T., *La liberté en traduction*, Paris, Didier Erudition, 1990, p.27

3. Edmond Tupja *ProTranslatore*, Tirana, Ombra GVG, 2004,

4. Jean-Claude Gémard, *Traduire, ou l'art d'interpréter*, Québec, Presses Universitaires de Québec, 1995, p.10

5. Michel Ballard, *Europe et traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p.20

6. Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2003, p.51

7. Amparo Hurtado Albir, *La Notion de fidélité en traduction*, Paris, Didier Erudition, 1990, p.21

La notion centrale me semble porter sur: «Que traduire ?», «Comment traduire ?», «Par qui traduire ?», «Où traduire ?», «Quand traduire ?», «Pour qui traduire ?» et «Pourquoi traduire ?», sinon la mission même de la traduction: la fidélité des pensées, peut céder la place «aux ennemis de la vérité».

Ce livre, dans sa plus grande partie, se base sur des dires d'écrivains, sur une brève description de la situation de la traduction au Kosovo et sur une recherche qualitative menée sur place.

Ce fut un choix de m'appuyer sur les propos d'autres auteurs afin de ne pas céder la place à la solitude du traducteur.

Mon choix a été de ne pas commencer un travail uniquement en décrivant la situation du Kosovo, mais de donner une vue générale sur la traduction et la communication car elle concerne tous les pays.

Entre les écoles de traduction d'orientation «cibliste» (exactitude des propos au détriment du style) et «sourcières» (style d'abord), il y a des sources qui devraient cibler la communication, la vraie. Tous mes élèves d'une classe de 5ème en Histoire des Religions, lors d'un petit sondage, ont préféré dire: «Il vaut mieux boire du coca dans un verre en plastique que de l'eau dans un verre en cristal».

Traduire bien dans de mauvaises conditions vaut mieux que traduire mal dans de bonnes conditions.

Le gouvernement suisse vient de nommer pour la première fois un délégué au plurilinguisme ⁽¹⁾. C'est un geste exceptionnel mais pas étonnant dans un pays quadrilingue.

A quand le courage culturel des gouvernements en Europe, Suisse et au Kosovo de créer un MINISTERE DE LA TRADUCTION ET DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE ?

1. Michel Guillaume : *Plurilinguisme – Un geste politique fort pour les latins*, L'Hebdo, 19 août 2010, p.21

Annexe

**RECHERCHE QUALITATIVE AU KOSOVO/A
SUR LE THÈME DE LA
«LA TRADUCTION ET LA COMMUNICATION»**

QUESTIONNEMENTS ET HYPOTHÈSES

Cette étude formule quelques hypothèses sur le rôle important que les traductions peuvent jouer dans les situations de communication à partir des questions suivantes:

1. Quel rôle joue la traduction entre des interlocuteurs et interlocutrices de langues différentes au Kosovo?

2. Quel rôle joue la traduction entre les habitants du Kosovo et l'extérieur ?
Nous avons cherché à comprendre comment les traductions pouvaient jouer un rôle «interférentiel» d'intermédiaire, pas forcément toujours au service d'une meilleure compréhension et partant, d'une meilleure communication. A aucun moment, notre recherche ne tente de mettre en doute le rôle des traductions dans la communication, au contraire, elle s'est efforcée de comprendre le rôle et la manière dont la traduction s'effectue.

Trois questionnements ont été les piliers d'une recherche qualitative :

o Les cadres ne sont pas formés en matière de traduction et de communication.

o La traduction au Kosovo a été influencée par des filtres idéologiques (y compris nationalistes).

o La traduction au Kosovo est unilatérale, c'est-à-dire que les traductions proviennent de l'extérieur au Kosovo, et non l'inverse.

Ces trois questionnements vont dans le sens de notre principale hypothèse: La traduction peut jouer aussi un rôle négatif dans des situations de communication.

Cette recherche m'a conduit à étudier dans un contexte «in vivo»: un pays nouveau, une nouvelle administration et avec toutes ses structures, dont les écoles à tous les niveaux, les routes, l'économie et même les pièces d'identité ; en somme dans un pays qui a accédé à une nouvelle identité étatique.

Sur quelles bases ce nouveau pays et ses habitants communiquent-ils avec l'extérieur après des décennies de rupture de la communication aussi bien à l'interne qu'à l'externe ?

La chute du mur de Berlin, la fin de la guerre froide et la division du monde dans des camps idéologiques, les avancées technologiques, notamment les moyens de transport et la démocratisation des prix jouent un rôle prépondérant, voire crucial dans une nouvelle ère de communication. Ces changements qui datent d'au moins 20 ans ont trouvé le Kosovo coupé du monde. Après la fin de la guerre en 1999, le pays a encore attendu jusqu'en 2008 pour disposer du droit d'avoir un Ministère de l'Extérieur. Encore aujourd'hui, les ressortissants kosovars disposant d'un passeport du Kosovo ne peuvent traverser librement ni la Bosnie et ni la Serbie, ces deux pays

n'ayant reconnu, ni l'indépendance du pays, ni les documents de voyage, ni même les plaques d'immatriculation des voitures.

Le Kosovo reste la dernière région d'Europe à ne disposer d'aucun accord de libéralisation des visas Schengen alors que plus d'un tiers de la population du Kosovo vit en Europe, notamment en Allemagne et en Suisse (où vit environ 10% de la population du Kosovo et il n'y a pratiquement pas de famille qui n'ait aucun lien de famille en Suisse). D'où une certaine frustration due au manque de communication entre les familles, les amis et les proches. Ou encore, pendant 10 ans, l'interdiction pour une grande partie de la diaspora kosovare de retourner librement au Kosovo.

Les kosovars de langue albanaise, surtout après la fermeture des écoles (1990-1999), se sont organisés tant bien que mal dans des maisons privées afin d'assurer un suivi éducatif avec des moyens rudimentaires, sans les outils pédagogiques nécessaires (ouvrages, enseignants, laboratoires, etc.), sans les conditions minimales requises (espace, chauffage, eau, etc.) et sans salaires (une contribution de la diaspora, organisée surtout autour des associations Mère Teresa, a permis toutefois de verser aux enseignants une somme mensuelle pour leur assurer un minimum vital de nourriture). A titre d'exemple, les cours de deuxième année de médecine se faisaient dans plusieurs quartiers: l'anatomie dans un quartier, l'histologie dans un autre ou encore la physiologie dans la périphérie.

Le pays après la guerre de 1999 (presque la moitié de la population a été expulsée en quelques mois et environ 80'000 maisons ont été brûlées par les forces serbes au nom de «la politique de la terre brûlée») ressemble à un chantier de construction. Plus de 120'000 maisons ont été reconstruites ou construites avec l'aide des Nations Unies, des pays occidentaux, de la diaspora et des gens sur place (principalement des familles modestes mais aussi des nouveaux riches, des marchands et même des traducteurs ayant travaillé pour les organismes internationaux).

Le pays se redresse ou naît, c'est selon, non sans de grandes difficultés.

L'économie a de la peine à démarrer alors que le chômage (ou plutôt le nombre de sans emploi, puisque l'assurance chômage telle que nous la connaissons en Suisse n'existe pas) touche plus de 40% de la population (2010). La population kosovare est la plus jeune d'Europe.

Selon plusieurs études ⁽¹⁾, plus de 90% de tous les produits confondus (nourriture, technique, mécanique etc.) au Kosovo proviennent de l'étranger et à peine 10% sont d'origine locale, alors que le pays dispose de grandes ressources minières et agricoles, de forêts abondantes et de cours d'eau. J'ai tenu à décrire le contexte sociologique, économique et politique, car le

1. RTK, août 2010, journal de 19h30

développement de la traduction ne peut être perçu s'il est coupé du contexte général ; au contraire, la traduction évolue avec le contexte.

Lors de deux entretiens effectués sur des terrasses à Pristina (selon le désir des personnes ayant accepté de répondre à mon questionnaire), le nombre des mendiants qui venaient sans arrêt vers nous était impressionnant: 7 lors du premier entretien et 4 lors du deuxième, alors que nous n'étions pas dans les lieux les plus exposés. Pour la plupart, c'était des roms, mais aussi des enfants albanais mendiants ou des vendeurs de cigarettes, de cartes téléphoniques ou de chewing-gum.

Tout en étant perplexe, j'étais «content» de travailler ainsi dans un cadre naturel, parce que j'étais exposé à la situation telle qu'elle se présente dans la vie quotidienne.

BUT DE LA RECHERCHE ET ELEMENTS DE METHODOLOGIE

- o Etat de la littérature secondaire: une absence marquée de travaux sur la traduction et la communication au Kosovo m'ont motivé à entreprendre cette étude.
- o Pour cette étude, j'ai adopté une recherche qualitative.
- o Pour ma récolte de données, j'ai eu besoin d'informations présentant une vue globale de la traduction et de la communication à l'intérieur du Kosovo, mais aussi du Kosovo avec l'extérieur.
- o En conséquence, j'ai choisi des interlocuteurs privilégiés dans un échantillon significatif de la population du point de vue qualitatif qui représentait le mieux le phénomène investigué dans cette recherche.
- o Etant donné que j'habite en Suisse, j'ai choisi un petit nombre de personnes, soit 10 seulement.
- o Les critères de sélection : âge «transitoire», à savoir entre 30 et 50 ans, ayant terminé leur formation, ayant connu la situation avant la guerre, travaillant dans des cadres institutionnels ou en tant que professionnels et ayant une vue générale de la problématique.
- o Les critères de diversification ont été également pris en considération: 5 hommes et 5 femmes, de métiers divers et de différentes régions du Kosovo.
- o Comme instruments pour recueillir ces informations (parmi les quatre techniques possibles : observation, entretien individuel, entretien de groupe et utilisation de documents), j'ai choisi les entretiens individuels avec, à l'appui, un questionnaire établi préalablement.
- o Concernant la théorie de la recherche, j'ai procédé par induction.
- o Les concepts étaient ouverts et se sont construits tout au long de la recherche; les hypothèses de départ ont été confirmées à l'arrivée.

- o Mon rôle était empathique, alors que le rôle des sujets étudiés était actif.
- o Mon choix méthodologique s'est construit avec souplesse au cours de ma recherche, alors que la nature des données a été récoltée en prenant des notes. Comme deux personnes étaient réticentes à se laisser enregistrer, j'ai procédé par une prise de notes et une relecture de leurs propos par les participants, afin d'être sûr de la formulation et de la teneur de leurs propos. La spontanéité a été conservée, mais les entretiens ont été plus lents à cause des relectures.
- o Une seule fois, j'ai effectué deux entretiens en un seul jour, sinon, un entretien par jour.
- o L'objet de cette analyse des données était l'individu, dans sa situation vécue, alors que le but de l'analyse était la compréhension de ses contextes de communication.
- o La présentation des données est narrative, accompagnée par des extraits de réponses. Afin de faciliter la lecture de la présentation des données, je reprendrai toutes les questions et je les présenterai l'une après l'autre avec des extraits significatifs des réponses ou de celles qui m'ont marqué.

**Ma recherche comporte les éléments d'une recherche qualitative dont les éléments principaux ont été basés sur les cours de Prof Dr Maria Caiata Zufferey donnés lors du Master en Communication Interculturelle à l'Université de Lugano.*

o Enfin, concernant la présentation des personnes ayant participé aux entretiens individuels, voici leur profil:

1. Bardha Rrustemi, Directrice du Département des Réformes de l'Administration Publique, a étudié en France, F
2. Bekim Jakupi, Manager du trésor du KEK Corporation énergétique du Kosovo (fournisseur principal d'électricité au Kosovo), a étudié en Angleterre (Londres), H
3. Besa Bytyqi, Directrice du Département de l'Information du Ministère de l'Education, de Sciences et de Technologie, F
4. Besim Kajtazi, Directeur du Département légal du cabinet du Premier Ministre, H
5. Florina Haziri, Enseignante d'allemand, directrice d'une école de langues, master en Allemagne, F
6. Mirsad Krasniqi, Ancien collaborateur de Rilindja (plus grande maison d'édition et journal principal jusqu'en 1999), actuellement vendeur de livres dans la rue. H
7. Naim Jerliu, Ancien vice-président du LDK (parti du Président Rugova), médecin, conseiller politique du président Sejdiu, thèse de doctorat à Maastricht, (Pays-Bas), H
8. Nerimane Kamberi, Professeure de français à l'université de Pristina, écrivain, traductrice, responsable du centre Culturel français à Pristina, née à Bruxelles, habite près de Ferizaj, F
9. Ramadan Hoxha, Master en traduction de la littérature médiévale française, en France (Besançon), H
10. Violeta Gagica, Responsable de la Librairie Dukagjini (la plus grande librairie du Kosovo actuellement), F

A préciser:

- o Trois personnes ont tenu à répondre en français, (B.RR., R.H., et N.K.) alors que sept ont répondu en albanais.
- o Toutes ces personnes travaillent à Pristina et à part une, N.K., elles habitent à Pristina.
- o Dates d'interview : courant année 2010.

RÉSULTAT DES INTERVIEW

a. Sens donné à la traduction

Lors des entretiens, chacune et chacun avait sa conception de la traduction. Plusieurs réponses me paraissent intéressantes à mentionner car elles reflètent des parallèles que ces interlocutrices et interlocuteurs tirent entre la traduction et la communication, la transmission et la compréhension d'autrui:

- «Manière de comprendre, analyser, juger et transmettre le sens au plus juste. C'est une transmission des normes et de la pensée d'une culture à l'autre.» (R.H.)
- «La traduction est une transmission, juste, d'une langue à l'autre.» (B.B.)
- «La traduction est communication.» (B.K.)
- «Entrer dans la peau de celui qui écrit. (...) La rencontre d'une voix, d'un texte, d'une âme, de l'autre.» (N.K.)
- «La traduction est transmettre et porter à la fois.» (N.J.)
- «La traduction est une forme d'interprétation des mots.» (B.RR.)

b. Différence entre les traductions littéraire et technique

Tous les interlocuteurs font aisément la différence entre les traductions technique et littéraire. Plusieurs ont tenu à expliciter cette différence :

- «Il y a une base commune pour les deux. Mais la traduction littéraire touche plus le style alors que la traduction technique touche plus le côté pratique.» (V.G.)
- «La traduction littéraire exige une culture linguistique et socio-historique des deux langues ciblées alors que la traduction technique exige une connaissance sur le sujet en question.» (R.H.)
- «La traduction technique demande une grande exactitude alors que la traduction littéraire est adaptée et laisse plus de liberté d'interprétation.» (B.B.)
- « Absolument. Même si dans la traduction littéraire il y a un peu de technique.(...)» (N.K.)

c. La place des traductions dans la société kosovare

Les réponses furent très variées car la question, je m'en suis rendu compte, n'était pas assez précise et laissait beaucoup d'interprétations sur la place des traductions littéraires, techniques ou encore orales dans la société kosovare. Alors que B.J. dit : «La traduction est très importante. Sans elle rien ne fonctionne.», R.H. dit: «Très peu. Quasiment pas de traductions littéraires.» Cette grande question, qui ne précisait ni le sens, ni le genre, a permis de

voir que le concept du mot traduction et sa place dans la société kosovare variait selon le centre d'intérêt et les expériences personnelles des personnes interrogées.

Les personnes travaillant et ayant des postes à responsabilité estiment que «la traduction occupe une place importante dans la société kosovare» alors que les personnes ayant un centre d'intérêt axé sur la littérature répondent à l'instar de N.K. : «Pour les lettrés kosovars, le mot traduction est relié à Fan Noli, écrivain, premier ministre du Roi Zogu d'Albanie qui a brillamment traduit, entre autres, Shakespeare. Pour les autres, ce sont les livres universitaires principalement traduits des langues slaves. Aujourd'hui, la traduction n'a certainement pas la place qu'elle mérite au Kosovo, parce que ni la littérature, ni la culture en général n'occupent cette place.».

d. Le rôle des traductions dans la communication entre les kosovars albanophones avec les autres communautés du Kosovo (serbe, turque, rom, bosniaque)

Toutes les personnes interrogées affirment que la traduction occupe une place très importante dans la communication entre les kosovars albanophones et les autres communautés du Kosovo: serbe, turque, rom, bosniaque, gorani. Elles précisent que les communautés ne parlent que leur langue et de ce fait ont recours à la traduction.

Plusieurs interlocuteurs mettent en avant le fait que les personnes parlant albanais font plus d'effort pour communiquer dans la langue des autres communautés, en serbo-croate en particulier. D'ailleurs, elles soulignent le fait que tous les traducteurs sont des albanophones et qu'il n'y a pas ou guère de traducteurs issus des communautés minoritaires.

En effet, les albanais, eux-mêmes minoritaires en ex-Yougoslavie, étaient tenus d'apprendre, notamment le serbo-croate, mais aussi le macédonien et le slovène, aussi bien pour des raisons professionnelles, des études, le service militaire (d'où beaucoup plus d'hommes albanais que de femmes albanaises qui parlent le serbo-croate), la prison, etc..

La minorité serbe actuelle au Kosovo ne parle que très peu l'albanais et ce n'est pas un hasard si ce sont les albanophones qui font office de traducteurs.

Mais aussi et surtout, pour trouver des traducteurs, il faut aller chercher parmi les personnes d'un certain âge, car la jeunesse albanophone d'aujourd'hui au Kosovo ne connaît que très peu le serbo-croate. Le turc est évoqué également comme langue de communication par le biais de la traduction (R.H.), mais il y a aussi le fait «que plusieurs turcophones au Kosovo se plaignent que leur

parler ne concorde pas avec la langue standard de Turquie, utilisée par les traducteurs.» (V.G.).

«C'est à travers les lois et les ONG que les communautés communiquent», selon N.K.

e. La place des traductions dans la communication entre les kosovars et les «internationaux» au Kosovo (UNMIK, KFOR, EULEX, ONG, Conseil de l'Europe, OSCE, etc.)

Tous les participants mettent en avant le fait que la communication entre les internationaux et les kosovars se fait à travers la traduction en grande partie, voire entièrement. Ils ont répondu que ce sont les kosovars qui font le premier pas et qui connaissent mieux les langues étrangères, alors que les «internationaux» ne connaissent pas la langue albanaise et ne font pas les efforts nécessaires pour apprendre et communiquer dans la langue de la majorité.

Toutefois, concernant les efforts d'apprentissage et de communication dans la langue de l'autre, les avis sont un peu partagés. V.G. affirme qu'il y a plus d'efforts de communication et d'apprentissage de la langue albanaise de la part des internationaux que des kosovars. Ceci provient, je pense, du fait que V.G. travaille dans une librairie et que les internationaux sont les clients principaux, qui achètent surtout des ouvrages sur le Kosovo notamment et que de l'autre côté peu, de kosovars achètent des dictionnaires, par exemple. V.G. évoque même la situation d'une dame d'origine éthiopienne qui s'est mise à apprendre l'albanais. Concernant les dictionnaires, ceux vendus dans la rue, à quelques centaines de mètres de la librairie, coûtent deux fois moins cher que dans la librairie en question.

M.K., vendeur de livres dans la rue, dit aussi, comme V.G., qu'il y «a des efforts de la part des internationaux d'apprendre la langue» et évoque le fait que «ce sont eux aussi des acheteurs de dictionnaires, ceux des pays Nordiques étant les plus demandés, mais manquent», selon M.K.

Ces deux personnes, qui travaillent dans la vente et la distribution des livres, disent donc le contraire concernant les efforts d'apprentissage.

«Les régulations prises par l'UNMIK, les instructions pour les élections de l'OSCE, les projets du Conseil de l'Europe, les posters appelant à la tolérance de la KFOR, le quotidien des kosovars est rempli de traductions, de leçons, mais il s'agit plutôt d'une communication à distance. L'aspect humain passe par le papier. Ou par les bureaux où les kosovars travaillent», dit N.K., en guise de résumé.

La communication entre les kosovars et les internationaux paraît plus facile

que la communication entre les kosovars de diverses langues. «Je pense que, dans ce cas, le rôle des traductions n'est pas aussi important que celui des albanais avec d'autres communautés, car une grande partie de la société a des connaissances nécessaires pour communiquer avec les internationaux», dit F.H.

B.R.R. dit, entre autres, sur cette question, que cette «communication n'est pas toujours parfaite, car il existe un risque que les mots soient «filtrés» ou bien «mal transmis», mais c'est un passage obligé.»

f. Expérience personnelle dans la traduction.

Une seule personne dit qu'elle n'a pas effectué de traductions (M.K.).

Deux personnes affirment qu'elles ont été aussi traduites (N.J. et B.K.).

La majorité (sept) dit avoir effectué des traductions orales, sauf deux qui ont effectué des traductions écrites: littéraires et administratives pour R.H. et N.K. (prose, poésie, textes de loi, extraits de livres de médecine, films).

N.K. ajoute, au sujet des traductions, «qu'elle préfère l'interprétariat pour les échanges, pour le contact humain, pour le terrain...». La solitude du traducteur lui fait peur, surtout quand il s'agit de traduire des centaines de pages d'un roman.

g. Connaissance des traductrices et des traducteurs ainsi que de leur travail

Tous les participants affirment connaître des traducteurs. Certains précisent qu'ils connaissent des noms ou des langues comme B.J. (traducteurs pour l'anglais, l'allemand, le serbo-croate, le turc, l'arabe, l'italien et le français). B.B. précise qu'elle a été confrontée au manque de traducteurs simultanés, très recherchés selon elle. N.J. dit aussi avoir connu des traducteurs mollahs qui font plus de l'interprétation que de la traduction des commentaires et du Coran.

Ce qui me semble important dans cette partie, c'est l'aisance avec laquelle tous les participants disent connaître et trouver des traductrices et des traducteurs alors que, à titre de comparaison, lors de mon travail dans le canton de Vaud (Suisse), dans le social et/ou dans l'enseignement, j'ai été plusieurs fois confronté à des collègues qui ne connaissaient ni les démarches à entreprendre, ni des traducteurs et qui d'ailleurs étaient souvent réticents à faire appel à eux.

h. Connaissance des traductions de l'albanais dans d'autres langues et vice-versa

A ce sujet, la majorité des participants a répondu que les traductions notamment littéraires se font unilatéralement: peu de l'albanais vers d'autres langues alors que la plus grande partie des traductions se fait des autres langues en albanais. B.B. dit connaître ce phénomène où il y a «beaucoup plus de traductions d'autres langues en albanais, mais elle n'a pas de proportions confirmées par une quelconque étude».

N.K. précise toutefois que des auteurs comme «Kadaré, dont la traduction est l'œuvre d'un maestro» sont traduits et que «les grands auteurs de la littérature mondiale comme Pamuk, Abate, Ishiguro, etc.» sont traduits en albanais. A ce sujet, V.G. estime avoir la connaissance d'environ 1'000 titres traduits et cite le sentiment d'infériorité auprès de quelques personnes et des médias et elle en cite un en particulier: «La chaîne de télévision EuroKoha présente en boucle depuis quelques mois des publicités sur des livres d'auteurs des pays voisins.»

Il faudrait ajouter que la proportion des traductions semble s'équilibrer dans les deux sens quand il s'agit de documents officiels (B.K.), d'actes normatifs et de rapports (B.RR.), de discours politiques (N.J.) et de contrats (B.J.).

i. La place des traductions littéraires et techniques de langue étrangère au Kosovo

Selon plusieurs participants, il y a «très peu de traductions en littérature effectuées au Kosovo alors qu'en Albanie il y a une «invasion de traduction» (M.K.).

D'ailleurs, l'Albanie apparemment «a vite rattrapé le temps perdu et s'est empressée de traduire de nombreux auteurs, parfois mal mais surtout bien. Le Kosovo n'a pas suivi ce rythme malgré quelques efforts», dit N.K.

La littérature pour enfants est un bon exemple de stimulation de traduction de textes en langue étrangère pour le Kosovo. Alors que la littérature scientifique, selon plusieurs intervenants dont B.J. et V.G., manque.

Concernant les traductions techniques (produits, aliments, médicaments), elles semblent manquer et selon M.K., «il y a une stagnation voire une régression par rapport à la situation d'avant la guerre.»

Concernant les traductions des lois et des documents officiels, selon B.K., il y a un grand travail qui a été effectué au Kosovo. B.RR. pense «qu'il ne faut pas parler de la place, mais de la qualité des traductions».

Nous pouvons estimer que les traductions littéraires de langue étrangère sont largement présentes au Kosovo, mais ces traductions dans leur grande

majorité s'effectuent en Albanie. Il faut préciser que cette situation ne date pas de hier: depuis des décennies, la plus grande partie des traductions des auteurs étrangers provient de l'Albanie.

Les traductions des produits d'origine étrangère (nourriture, technique, médicaments, etc.) sont peu nombreuses, même si depuis un certain temps des efforts sont faits, d'autant plus qu'une législation sur l'utilisation des langues se met en place.

Concernant la traduction des documents officiels, conformément et en collaboration avec l'UNMIK et/ou avec l'EULEX, la KFOR, l'OSCE, le Conseil de l'Europe, de très nombreux organismes étatiques et des ONG, on constate qu'énormément de progrès ont été effectués, aussi bien au niveau communal qu'à celui de l'administration centrale.

Des documents de tous ces organismes sont distribués tous azimuts dans plusieurs langues au Kosovo. Sans oublier des documents de diverses tendances religieuses, sectaires et autres qui sont en compétition pour la distribution au Kosovo.

j. La place des traductions des auteurs kosovars dans d'autres langues

Selon tous les participants, il y a très peu d'écrivains kosovars, traduits dans les autres langues. B.RR. pense toutefois «qu'il faut faire une étude sur ce sujet et que là où elles se font, elles sont satisfaisantes (en termes de qualité)».

Par contre, B.K. précise «qu'il a peu de connaissances en littérature, mais connaît d'importantes traductions de rapports et de recherches pour des organismes internationaux, tels que UNIFEM, qui ont été effectuées».

C'est au niveau des témoignages (par exemple journalistiques), des témoins (protégés pour la plupart) pour divers tribunaux, notamment pour le Tribunal International de la Haye, qu'il faut chercher et trouver des traductions effectuées en d'autres langues.

«Très peu, 4 ou 5 auteurs tout au plus» selon M.K. ou «très peu à part quelques exceptions concernant la poésie dans quelques anthologies, un peu le théâtre, mais le roman très peu», selon N.K..

«Quelques livres d'auteurs kosovars écrits en langues étrangères et traduits et édités au Kosovo restent au Kosovo et ne sont pas distribués à l'étranger», précise V.G..

Quelques participants citent un exemple, par-ci, par-là, d'auteurs du Kosovo traduits à l'étranger dont Qosja (F.H.), Qapriqi (B.B. et N.K.) ou d'autres auteurs qui auraient été traduits (Ragip Sylja, Ali Podrimja), mais ils ne connaissent pas la langue dans laquelle ils ont été traduits (B.B.).

N.J. précise qu'un pays, la Roumanie, a, selon lui, un faible espace pour la poésie des auteurs kosovars. «La place des traductions littéraires est présente, mais peu connue», selon R.H..

Le hasard fait bien les choses, après un entretien avec B.RR. (août 2010), je me rends au Palais de la Jeunesse pour saluer Remzi Limani, artiste, poète et responsable de la section culturelle du Palais en question. Remzi Limani m'offre un de ses livres, traduit en roumain et publié en Roumanie depuis seulement quelques jours. «Que veut dire la traduction littéraire pour toi ?», je pose la question à Remzi Limani. «D'abord il faudrait savoir ce qui a été traduit pour que je puisse te dire ce qu'est la traduction littéraire», me répond-il. Je lui réponds : «Oui, cela dépend de ce que nous traduisons, et c'est là peut-être la clé même de mon travail».

On constate que les auteurs kosovars sont très peu, ou quasiment pas traduits dans d'autres langues, mais la vraie question à l'avenir sera de savoir: «Que traduire?» et «Comment?»

k. Une communication bonne et profonde ou mauvaise à travers ces traductions

Pour cette question, présentée sans trop de précisions quant à la manière de traduire, aux genres et aux choix des traductions, j'ai reçu plusieurs réponses. Aux yeux des personnes interrogées, ces traductions sont «superficielles». D'abord «peu, ensuite pas vraiment de critères» (M.K), «faibles, unilatérales et non réciproques» (B.J.) ou «ces traductions sont léthargiques, elles reflètent une communication endormie [...], selon N.K.

Pour B.K., B.B., ou R.H., ces traductions reflètent une bonne communication.

N.J. et B.RR. sont partagés (B.RR. dit que «c'est difficile d'attribuer une qualification arrêtée» sur ce sujet) alors que F.H. dit qu'elle n'a «pas eu l'occasion de lire un auteur kosovar traduit pour pouvoir juger si la traduction est bonne».

Cette question, il me semble, aurait pu induire en erreur les participants, en l'interprétant dans le sens de savoir «si la traduction joue ou doit jouer un rôle dans la communication». Je n'ai pas voulu apporter trop de précisions lors des entretiens, car il me semblait important de voir comment les participants comprenaient cette question et concevaient les réponses. Résultat, plusieurs participants à l'entretien m'ont donné des réponses allant dans le sens: «la traduction est bonne dans la communication ...».

l. Les mesures à entreprendre, si nécessaire, pour améliorer cette situation

Tous les participants estiment qu'il faut améliorer cette situation.

C'est auprès des institutions que plusieurs personnes cherchent à améliorer la situation présente (N.J., B.K., M.K.), car, comme le dit M.K.: «Les individus ne peuvent pas résoudre une question si cruciale».

C'est avec la formation des traducteurs (B.B., V.G., B.R.R. ou N.J.), un encouragement de la recherche dans le domaine de la traductologie (R.H.), une stimulation financière accrue dans la traduction (B.B., N.J.), l'investissement humain et financier dans la culture générale (N.K.), auprès des maisons d'éditions (B.J. et V.G.), dans le choix des textes, ainsi que dans l'amélioration de la collaboration entre les auteurs et les traducteurs (F.H.) qu'il faudra chercher pour améliorer cette situation. Sur cette question, il est intéressant de constater que tous les participants sont d'accord pour dire qu'il faut améliorer la situation, mais les mesures proposées sont hétéroclites.

m. Le message ou le conseil pour l'auteur de ce travail

Parmi les conseils principaux reçus, j'aimerais citer ceux-ci: «Continue plus loin.» (M.K.), «Repense aux difficultés que tu as eues lors des traductions et au plaisir ressenti» (N.K.), «Contribuer dans le renforcement professionnel ici» (V.G.), «Les personnes qui ont peu de connaissances ont plus de chances pour créer des malentendus que ceux qui n'en ont pas du tout ou alors beaucoup. Tout commence par la recherche et il faut continuer » (B.B.), «Apprends des fautes des autres et de l'exemple de la Bosnie en matière de traduction» (N.J.).

CONCLUSION(S)

Pour rappel, cette étude, avait pour axe trois questionnements:

- o Les cadres ne sont pas formés en matière de traduction et de communication.
- o La traduction au Kosovo a été influencée par des filtrages idéologiques.
- o La traduction au Kosovo est unilatérale, à savoir des traductions provenant de l'extérieur du Kosovo, mais pas du Kosovo vers l'extérieur.

Les cadres ne sont pas formés en matière de traduction et de communication (premier questionnement). A ce sujet, j'estime que nos interlocuteurs abordaient avec profondeur la question de la traduction et de la communication.

Leur expérience professionnelle, leur parcours personnel et leur vécu leur procuraient une aisance à traiter ce sujet. Toutefois, ce constat, avec cet échantillon de population, ne peut pas être vérifié.

Concernant les deux autres questionnements, ont plutôt été confirmés tout au long des entretiens :

Oui, la traduction, surtout littéraire, et celle des produits de tout genre se fait d'une façon unilatérale: de l'extérieur vers le Kosovo.

Oui, les traductions au Kosovo ont été «filtrées» par le régime de l'ancienne Yougoslavie. Ni les textes des auteurs kosovars, ni leurs témoignages n'ont été traduits en langues étrangères, alors que dans l'ex-Yougoslavie, il y avait une grande tradition de traduction littéraire comme en témoignent les deux congrès annuels de la Fédération Internationale des Traducteurs (en 1963 à Dubrovnik et en 1990 à Belgrade) ⁽¹⁾.

Les traducteurs littéraires kosovars ne furent ni stimulés, ni formés, ni encouragés, ni soutenus pendant des décennies. Les études en matière de traduction sont quasiment inexistantes et les institutions n'ont apparemment pas fait grand-chose dans ce domaine. Les traductions, notamment scientifiques, provenaient du serbo-croate, alors que les littéraires provenaient de l'Albanie. Ces dernières étaient une première fois «filtrées» idéologiquement en Albanie et ensuite une deuxième fois par le régime nationaliste en place à Belgrade. Un double filtrage : idéologique et nationaliste.

La situation décrite après la guerre en 1999 n'a guère aidé la question de

1. Source: <http://www.fit-ift.org/fr/chron-f.php>.

la traduction, même si des progrès sont en vue actuellement. Après de très nombreuses traductions hâtives (militaires, police, documents officiels, produits, religieux, témoignages, médicaments, etc.), des réflexions autour de la traduction commencent à s'installer.

Lorsque les traductions se font d'une manière quasiment unilatérale et que leur petit nombre ne résulte pas d'un choix réfléchi, alors la traduction peut aussi jouer un rôle négatif dans la communication.

Le recours auprès de traductrices et de traducteurs faciliterait la communication entre les composants linguistiques au Kosovo mais à long terme, cette situation crée des « barrières de communication » qui ne favorisent pas l'apprentissage linguistique mutuel.

Mon étude est insuffisante. Des « étincelles » ont été émises et j'espère « allumer le feu des réflexions » et plus tard, approfondir le sujet par une nouvelle étude avec d'autres intervenants, notamment issus des minorités, car seul le point de vue des kosovars majoritaires et parlant albanais est représenté dans ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

1. «ALBANIE (HISTOIRE ET LANGUE) OU L'INCROYABLE ODYSSEÉ D'UN PEUPLE PRÉHELLÉNIQUE», Mathieu Aref, Collection Mnémosyne, Paris, 2003
2. «APPROCHE HISTORIQUE DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN SUISSE», Alena Vacek, CTL-UNIL, Lausanne, 1995
3. «APPROCHE LINGUISTIQUE DES PROBLÈMES DE TRADUCTION», Hélène Chuquet et Michel Paillard, Editions Ophrys, Paris, 1987
4. «AUTOUR DE LA TÂCHE DU TRADUCTEUR», Paul de Man, Wilhelm von Humboldt et Barton Byg, TH&TH, Paris, 2003
5. «DE LA COHABITATION DES LANGUES», Iso Camartin, Mini Zoé, Carouge-Genève, 1999
6. «DES INTERPRÈTES POUR OUVRIR L'ACCÈS AUX SOINS», Aurélie Déspont, journal Uniscope-UNIL, Lausanne, 24 mai 2010
7. «EUROPE ET TRADUCTION», Michel Ballard, Artois Presses de l'Uni Ottawa, Ottawa, 1998
8. «FJALORI I GJUHËS SHQIPE» (DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ALBANAISE), Mehmet Elezi, Gjergj Fishta, 2006
9. «IL FAUT BIEN TRADUIRE: MARCHES ET DÉMARCHES DE LA TRADUCTION», Philippe Forget, Ed. MASSON, Paris, 1994
10. «INTERPRÉTATION: ASPECTS SÉMANTIQUES ET PRAGMATIQUES», Lidia Fraczak et Franck Lebas, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2007
11. «KËSHILLA PËRKTHYESIT TË RI» (*CONSEILS AU NOUVEAU TRADUCTEUR), Edmond Tupja, p.7, Onufri, Tirana, 2000
12. «L'ÉCRIVAIN ET SON TRADUCTEUR... EN SUISSE ET EN EUROPE», sous la direction de Marion Graf, Editions ZOE, Carouge-Genève, 1998
13. «L'INTERPRÉTATION DU TEXTE ET LA TRADUCTION», Svetlana Vogeleer, Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, Louvain, 1995
14. «LA COMMUNICATION MULTILINGUE», Mathieu Guidère, Groupe De Boeck s.a., Bruxelles, 2008
15. «LA LIBERTÉ EN TRADUCTION», Marianne Lederer et Fortunato Israël, Collection Traductologie - Didier érudition, Paris, 1990
16. «LA MACHINE À TRADUIRE: HISTOIRE DES PROBLÈMES LINGUISTIQUES», George Mounin, Mouton&CO, London-Paris, 1964

17. «LA MACHINE À TRADUIRE», Emile Delaveay, Que sais-je PUF, Paris, 1972
18. «LA NOTION DE FIDÉLITÉ EN TRADUCTION», Amparo Hurtado Albir, Collection Traductologie - Didier érudition, Paris, 1990
19. «LA TRADUCTION DES JEUX DE MOTS», Jacqueline Henry, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2003-
20. «LA TRADUCTION LITTÉRAIRE», SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE, Collection Paroles&Actes, La Tilu éditeur, Paris, 1991
21. «LA TRADUCTION : DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE ET RETOUR», Jean Peeters, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005
22. «LE BASQUE ET LES ÉLÉMENTS PRÉ-INDO-EUROPÉEN DE L'ALBANAIS», N. Lahovary, San Sebastian, 1958
23. «LE POINT SUR LE CADRE EUROPÉEN COMMUN DE RÉFÉRENCE POUR LES LANGUES», Évelyne Rosen, CLE International, 2007-
24. «LE ROBERT METHODIQUE», sous la direction de Josette Rey-Debove, Dict. Le Robert, Paris, 1989
25. «LE RONCHON», journal La Nation, Rubrique: Le Coin du Ronchon, signé sous le pseudonyme : p.2, 27 février 2009
26. «LES BELLES FIDÈLES», Etienne Barilier, CTL-UNIL, Lausanne, 1990
27. «LES FONDEMENTS SOCIOLINGUISTIQUES DE LA TRADUCTION», Maurice Pergnier, Atelier de reproduction des thèses Université de Lille III, Lille, 1978
28. «LES PROBLÈMES THÉORIQUES DE LA TRADUCTION», Georges Mounin, Gallimard, Paris, 1963
29. «LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE», Jean Delisle et Judith Woodsworth, PUO & Editions Unesco, Ottawa, 1995
30. «MBI PËRKTHIMIN ME PËRKTHYESIN*», (*SUR LA TRADUCTION AVEC LE TRADUCTEUR) Vedat Kokona, Editions Kokona, Tirana, 2003
31. «MISIONIIPËRKTHYESITNËKULTURËNTONËPOSTKOMUNISTE*»(*LAMISSION DU TRADUCTEUR DANS NOTRE CULTURE POST-COMMUNISTE), Ledi Shamku-Shkreli, 28/12/2009
32. «NJË KAMBANË PËR PËRKTHIMIN LETRAR*» (*UNE CLOCHE POUR LA TRADUCTION LITTÉRAIRE), Mira Meksi, journal Express, 10 janvier 1010

33. «PARCOURS DE TRADUCTION», Jeanne Dancette, PUL, Lille, 1995
34. «PËRKTHIMI – DETYRIM APO ZGJEDHJE*» (*LA TRADUCTION – OBLIGATION OU CHOIX), Sazana Çapriqi, journal Zëri, Prishtina, 13 juin 2010
35. «PLURILINGUISME – UN GESTE POLITIQUE FORT POUR LES LATINS», Michel Guillaume, L'Hebdo, p.21, 19 août 2010
36. «POUR UNE TYPOLOGIE DE LA TRANDUCTIBILITÉ», Guy Jucquois, CTL-UNIL, Lausanne, 1991
37. «PROTRANSLATORE», Edmond Tupja, Ombra GVG, Tirana, 2004
38. «ROUGE BRÉSIL», Jean-Christophe Rufin, Editions Gallimard, Paris, NRF, 2001
39. «SÉRIESTÉLÉ: TRADUITES ET SURTOUT CENSURÉES», Geneviève Comby, journal Le Matin, pp78-79, 18 mars 2007
40. «SHKRIMTARI QË PËRKTHEU JETËN E VET*», (*L'ÉCRIVAIN QUI TRADUIT SA VIE), Vullnet Krasniqi, article paru dans le journal « Koha Ditore », Prishtinë, 15 juin 2010
41. «SIGMOND FREUD APPARTIENT À TOUT LE MONDE», Michel Audétat, journal « L'Hebdo », Lausanne, p. 73, 28 janvier 2010
42. «THÉORIE DU LANGAGE ET THÉORIE DE LA TRADUCTION», Colette Laplace, Didier érudition, Paris, 1994
43. «TRADUCTION ET CULTURE», Jean-Louis Cordonnier, Hatier&Didier, Paris, 1995
44. «TRADUCTION HUMAINE ET TRADUCTION MECANIQUE», Alexandre Ljudskanov, Dunod, Paris, 1969
45. «TRADUIRE LA POÉSIE», Monique Laederach, CTL-UNIL, Lausanne, 1992
46. «TRADUIRE LE THÉÂTRE», Séminaires de CTL-UNIL, édité par Brigitte Burger, Lausanne, 1993
47. «TRADUIRE OU L'ART D'INTERPRÉTER», Jean-Claude Gémar, Presses de l'Université de Québec, Montréal, 1995
48. «TRADUIRE SANS TRAHIR», Jean-Claude Margot, L'Age d'Homme, Lausanne, 1979
49. «TRADUIRE: DÉFENSE ET ILLUSTRATION DU MULTILINGUISME», François Ost, Fayard, Paris, 2009
50. «TREGIME TË SHEKULLIT TË NJËZETË*»(*RÉCITS DU 20ÈME SIÈCLE), Sh.B. Naim Rafshëri, 10.000 ex, Tiranë, 1977



info@iseal.com
www.iseal.ch